

NUMERO DE NOEL — 24 PAGES

Le Samedi

VOL. III — NO. 29

MONTREAL, 26 DECEMBRE 1891

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

GUETTANT LE BONHOMME NOEL



—Je ne me coucherai pas sans le voir et lui dire mon goût. L'an dernier, ce n'était pas cela du tout, mais pas du tout!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POINIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 26 DECEMBRE 1891.



Beaucoup d'individus se croiraient volés, s'ils n'avaient pas une aussi forte grippe que celle de leur voisin.

Les trois âges de la femme : s'habiller pour une jeune fille de quinze ans, est un effort ; à vingt ans, c'est un plaisir ; à trente-cinq, c'est un art.

On vient de mettre en répétition un nouveau drame appelé à de grands succès. Sur la scène, des étudiants en médecine dissèquent un véritable cadavre.

Quand un homme fuit son ennemi, ça ne veut pas dire qu'il soit un lâche. Souvent c'est affaire de tactique. Il fait le tour de la terre pour venir le surprendre en arrière.

Il a dû faire un effort superbe, le prédicant qui, dans ses commentaires sur le retour de l'Enfant prodigue, s'écria : " Et son vieux père, pleurant de joie, ordonne qu'on tue le veau, que depuis des années et des années, il nourrissait dans ce but.

MOTS D'ENFANTS

Le professeur.—Que veut dire le mot transparent ?

L'élève.—Une chose à travers laquelle on peut voir.

Le professeur.—Bien ; donnez un exemple.

L'élève.—Une échelle.

La grand'mère.—Ne vois-tu pas que ta mère est bien malade, et que si tu continues à faire la méchante, elle va mourir ?

Juliette.—Peut-être que si elle prenait un autre médecin, elle ne mourrait pas et que je pourrais jouer.

EXPÉRIENCE DIFFICILE

Charles.—Combien de temps as-tu connu ta femme avant ton mariage ?

Louis, (avec un soupir).—Je ne l'ai connue que longtemps après mon mariage.

UN AUTRE POINT DE VUE



—Allons-nous fêter la Noël ?
—Non, mon enfant ; mais si nous avons de la chance, c'est le lendemain que nous célébrerons.

UNE BONNE INVENTION

Le père.—Mon garçon me dit que vous ne lui enseignez pas l'orthographe ?

Le professeur.—Non ; c'est aux jeunes filles que nous enseignons l'orthographe. Quand un homme se livre aux affaires, il emploie toujours une mécanigraphe pour sa correspondance.

AU DEVANT DES COUPS

Mlle Ingénue.—Avez-vous remarqué sur les journaux, dans les annonces de mariage, comment ils mettent une grosse ligne entre les deux noms des mariés.

M. Duràcuire.—Oui, c'est le commencement de la contradiction. Pour les séparer, on met un signe qui s'appelle : *trait d'union*.

LE GAZ TIMIDE

Dans une certaine petite ville, le gaz est tellement mauvais que les rues ne sont presque pas éclairées. Aussi, laisse-t-on les lampes allumées jusqu'au grand jour. Un étranger demandait la semaine dernière à un sergent de ville :

—Pourquoi le gaz brûle-t-il en plein jour ?

—C'est que, répond le protecteur de la propriété, ces lumières sont trop petites pour sortir la nuit.

TOUT CHANGE

Grosbonnet (avec un soupir).—J'avais, à mon bureau, une jolie mécanigraphe ; mais la plus exquise qu'il fut possible de trouver !

L'ami.—Et vous l'avez perdue ?

Grosbonnet (avec un autre soupir).—Je l'ai épousée !

HÉLAS !



Il y en a qui n'ont pas de souliers !!! Père Noël ne les oubliez pas.

DÉFAUT D'OUTILS

Le juge.—Et vous dites que c'est la faim qui vous a poussé à commettre ce vol ?

Le prisonnier.—Oui, Votre Honneur.

Le juge.—Alors pourquoi avez-vous enlevé tout un veau ?

Le prisonnier.—Je vais vous dire ; je n'avais pas mon couteau de poche sur moi, autrement je n'en aurais pris qu'une livre ou deux.

UN BON MOYEN

La dame.—Connaissez-vous des individus qui s'emparent des parapluies, des chapeaux, des manteaux, etc, dans les restaurants et autres places publiques ?

Le chef Hughes.—Certainement, madame ; votre mari aurait-il...

La dame.—Oh ! non ; mais est-ce que vous ne pourriez pas envoyer un de ces personnages obligés chez Walker quand j'y prends mon goûter, afin qu'il fasse disparaître mon vieux manteau ? Autrement, mon mari ne m'achètera jamais un autre paletot en fourrure.



En ordre de bataille.

SOUHAITS A L'ORDRE DU JOUR

Isaac.—C'est demain jour de congé, j'espère que vous fermez.

Moïse.—Oui, nous célébrons demain l'anniversaire de la destruction de Jerusalem.

Isaac.—Je vous souhaite une heureuse destruction. Bonsoir.

LA DERNIÈRE FORMULE DE LA DEMANDE EN MARIAGE

M. Letimide.—Moi, je n'aime pas ces grands mariages à sensation, où il y a de la musique, des invités, des fleurs, etc, etc. Quand je me marierai, il n'y aura que la mariée, moi et le prêtre.

Mlle Pasgène.—Vous me désappointez ; vous m'avez promis de m'inviter à votre mariage !

M. Letimide.—Quand je me marierai, vous y serez.

Et elle y fut.

HISTORIQUE, MAIS INCROYABLE

Plusieurs petits enfants pauvres de Londres sont amenés à la campagne pour la première fois et on leur donne des grosses poires à manger.

Les enfants demandent ce qu'ils vont en faire et " si elles sont en vie ? " Puis, voyant voltiger les oiseaux, ils s'écrient : " Pauvres chers petits oiseaux, ils n'ont pas de cages pour les recevoir. "

ASSORTIMENT COMPLET

Un pharmacien se vante d'avoir dans son magasin l'assortiment le plus complet. Rien n'y manque, pas même le remède le plus rare.

—Ouais ! lui dit un farceur. Je parie que tu n'as pas même d'esprit... de contradiction ?

Le pharmacien montre un sourire moqueur, et, sans rien dire, sort pour revenir accompagné de sa femme.

—Qu'est-ce que cela, dit-il triomphalement ?

UNE HISTOIRE DE REVENANTS

(En attendant la messe de minuit.)



I

Le récit.



II

La surprise.

LES ADIEUX D'UN SOLDAT

C'était à la salle d'exercice de la rue Craig, quelques jours avant le départ des troupes pour la campagne du Nord-Ouest. On passait en revue quelques volontaires récemment enrôlés, parmi lesquels se trouvait un nommé Balthazar, gaillard de six pieds passés. Le sergent-major du régiment, qui mesurait à peine cinq pieds et quelques pouces, s'avance pour commander l'exercice. Au premier mot du commandement, tous les autres, à l'exception de Balthazar, dressent la tête et se mettent au port d'armes. A cette vue, le sergent-major s'approche de lui et dit d'une voix courroucée :

—Mais relevez donc la tête, vous, là !

Balthazar élève un peu la tête.

—Plus haut encore.

La tête se redresse un tant soit peu.

Le sergent-major, impatienté à la fin, se hausse sur le bout des pieds, et parvenant avec beaucoup de difficulté à toucher au menton de Balthazar, il lui relève la tête autant que les circonstances le lui permettent, puis il dit ensuite d'un petit air satisfait : " Allons, c'est mieux, mais tâchez de garder cette position."

La situation commençait à intéresser les autres, qui voyaient Balthazar dominer de la tête et des épaules le pauvre sergent-major, lorsque, tout à coup, une voix lamentable qui semblait partir de la voûte, demande :

—Faut-il que je conserve toujours cette position, mon sergent ?

—Oui, mais pourquoi cette question ?

—Parce que, dans ce cas, je vais vous faire mes adieux. Je ne vous reverrai plus jamais en ce monde.

NOËL

Su ! su ! bergers de la vallée,
Près de l'Enfant-Dieu venez tous !
Su ! su ! bergers ! réveillez-vous !
Courez vers la crèche étoilée !

CALINTE

Ah ! Pérodin, ne sais-tu pas ?
Un Dieu vient de naître ici bas,
Il est logé dans une étable ;
Il n'a ni berceau, ni rideau ;
En cet état si misérable
Allons tous lui faire un cadeau.

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée !

C'est à Bethléem, ici près,
Là, pour le voir, montons exprès ;
L'ange, tout fulgurant de gloire,
(Oh ! comme il nous avait émus !)
Nous a raconté son histoire ;
Son nom de baptême est Jésus.

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée !

L'Enfant, sur la paille couche,
Dans l'obscur grotte est caché,
Alors, baignés de clarté blonde,
Les Anges en chœur ont chanté :
" Gloire au Très-Haut, et paix au monde"
" A ceux de bonne volonté ! "

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée !

PÉRODIN

Moi, je lui porte un agneau,
Avec un petit pot de lait,
Un bel oiseau dans une cage ;
Firmin portera du gâteau,
Talbot, du beurre et du fromage,
Et Petit-Jean un petit veau.

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée !

Par le chemin cherchons encor
Des noisettes aux coques d'or,
Se berçant sur leurs branches sèches ;
Offrons-lui ce hochet tremblant,
Faisons des dernières fleurs fraîches,
Pour sa mère un pur bouquet blanc.

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée !

Nous aurions soin, s'il avait froid,
D'allumer sous son pauvre toit,
Un peu de bois et de bryère ;
Et, tenant nos chapeaux devant
Pour atténuer la lumière,
Nous lui ferions un paravent.

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée !

CALINTE

Metons sur ses mains un baiser ;
Et jouons-lui, pour l'amuser,
Notre plus doux air de musette,
Et si, content de tous nos vœux,
Soudain il nous faisait risette,
Ah ! que nous en serions heureux !

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée !

PÉRODIN

Dans nos cabanes de pasteur,
Le souvenir du Rédempteur
Rayonnera comme une flamme !
Surtout faisons-lui bien sentir
Tout ce que nous avons dans l'âme,
Et notre chagrin de partir !

Su ! su ! bergers de la vallée,
Courez vers la crèche étoilée.

CALINTE

Ah ! Pérodin, que dis-tu là ?
Il ne faut pas faire cela,
J'aimerais mieux perdre la vie !
Restons toujours dans ce saint lieu,
Tenons-lui toujours compagnie,
Ne lui disons jamais adieu !

Su ! su ! bergers de la vallée,
Près de l'Enfant-Dieu venez tous ?
Su ! su ! bergers ! réveillez-vous !
Courez vers la crèche étoilée !

LES ROIS MAGES

Poésie de
Léon RIOTOR

LÉGENDE

Musique de
Georges FRAGEROLLE

Simplement

CHANT *Allegretto*

PIANO

Marchant sous la nue étoilée Qui resplendissait dans les cieux Les mages venaient ra-

Animer

Le premier entre toutes choses Sur le visage avait le

pour finir

teint Des fleurs qui s'ouvrent au matin Ou bien des pétales de roses Le second

au visage rouge Avec sa bouche au sang vermeil Etincelait comme au soleil Un bassin de cuivre qui bouge

Le troisième à la peau d'ébène Apportait en ses bras tremblants Des perles desivoires blancs Dans une conque éburnée

Et tous les trois suivant l'étoile Qui leur indiquait le chemin Virent enfin l'enfant divin Couché sous son aube étoilée

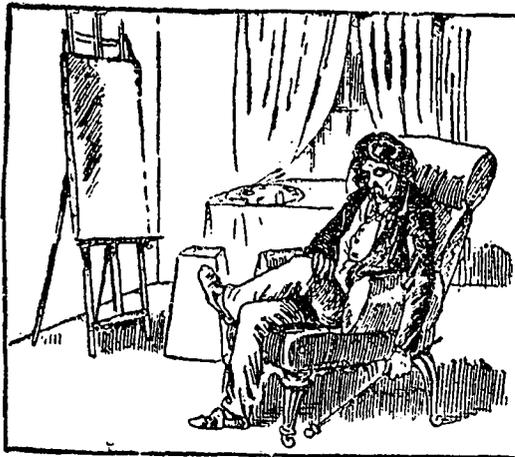
le Gaspard s'inclina jusqu'à terre Disant alors à ses amis: C'est bien là le Sauveur promis Celui qu'on nomme avec mys-

tière Après un instant de silence Balthazar à son tour leur dit: « Quoique un peu pâle c'est bien lui Qui nous promet la délivran-

ce » Enfin Melchior offrit l'ivoire à Jésus, disant tristement: « Si c'est bien le Sauveur vraiment Pourquoi n'a-t-il pas la peau

noire? » Marchant sous la nue étoilée, Qui resplendissait dans les cieux, Les Mages venaient ra-dieux Des confins de la Galilée et...

COMMENT L'ARTISTE DU "SAMEDI" A PASSÉ SA NOËL

I
Pas une invitation pour demain !II
Une visite aussi extraordinaire qu'inattendue.III
Excursion chevalante.IV
— Un homme d'esprit que ce Père Noël !V
— Au revoir, mon bon !VI
— Ciel, ma propriétaire qui vient réclamer son mois !
C'était un rêve !

LES TROIS MESSES BASSES

—
CONTE DE NOËL.

I

— Deux dindes truffées, Garrigou ?...

— Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle était tendue...

— Jésus-Maria ! moi qui aime tant les truffes !... Donne-moi vite mon surplis, Garrigou... Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine ?...

— Oh ! toutes sortes de bonnes choses... Depuis midi nous n'avons fait que plumer des faisans, des huppés, des Gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout... Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, des...

— Grosses comment, les truites, Garrigou ?

— Grosses comme ça, mon révérend... Enormes !...

— Oh ! Dieu ! il me semble que je les vois... As-tu mis le vin dans les burettes ?

— Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes... Mais dame ! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger du château, toutes ces carafes qui flambeaient pleines de vins de toutes les couleurs... Et la vaisselle d'argent, les surtoutis ciselés, les fleurs, les candélabres !... Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. Monsieur le marquis a invité tous les seigneurs du voisinage. Vous serez au moins quarante à table, sans compter le bailli ni le tabellion... Ah ! vous êtes bien heureux d'en être, mon révérend !... Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout... Meuh !...

— Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité... Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe ; car voilà

que minuit est proche, et il ne faut pas nous mettre en retard...

Cette conversation se tenait une nuit de Noël de l'an de grâce mil six cent et tant, entre le révérend dom Balaguère, ancien prieur des Barnabites, présentement chapelain gagé des sires de Trinquelage, et son petit clerc Garrigou, ou du moins ce qu'il croyait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face rousse et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise. Donc, pendant que le soi-disant Garrigou (hum ! hum !) faisait à tour de bras carillonner les cloches de la chapelle seigneuriale, le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château ; et, l'esprit troublé par toutes ces descriptions gastronomiques, il se répétait à lui-même en s'habillant :

— Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça !...

Dehors, le vent de la nuit soufflait en éparpillant la musique des cloches, et, à mesure, des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les vieilles tours de Trinquelage. C'étaient des familles de métayers qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant, la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid, tout ce brave peuple marchait allègrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trotait en agitant ses sonnailles, et à la lueur des falots enveloppés de brume, les métayers reconnaissaient leur bailli et le saluaient au passage :

— Bonsoir, bonsoir, maître Arnoton !

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants !

La nuit était claire, les étoiles avivées de froid ; la bise piquait, et un fin grésil, glissant sur les vêtements sans les mouiller, gardait fidèlement la tradition des Noëls blancs de neige. Tout en haut de la côte, le château apparaissait comme le but, avec sa masse énorme de tours, de pignons, le clocher de sa chapelle montant dans le ciel bleu noir, et une foule de petites lumières qui cliquetaient, allaient, venaient, s'agitaient à toutes les fenêtres, et ressemblaient, sur le fond sombre du bâtiment, aux étincelles courant dans des cendres de papier sablé... Passé le pont-levis et la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tournebroches, le fracas des casseroles, le choc des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas ; par là-dessus, une vapeur tiède, qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées, faisait dire aux métayers comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout le monde :

— Quel bon réveillon nous allons faire après la messe !

II

Drelindin din !... Drelindin din !...

C'est la messe de minuit qui commence. Dans la chapelle du château, une cathédrale en miniature, aux arceaux entrecroisés, aux boiseries de chêne, montant jusqu'à hauteur des murs, les tapisseries ont été tendues, tous les cierges allumés. Et que de monde ! Et que de toilettes ! Voici d'abord, assis dans les stalles sculptées qui entourent le chœur, le sire de Trinquelage, en habit de taffetas saumon, et près de lui tous les nobles seigneurs invités. En face, sur des prie-Dieu garnis de velours, ont pris place la vieille marquise douairière dans sa robe de brocart couleur de feu et la jeune dame de Trinquelage, coiffée d'une haute tour de dentelle gaufrée à la dernière mode de la cour de France. Plus bas on

voit, vêtus de noir avec de vastes perruques en pointe et des visages rasés, le bailli Thomas Arnoton et le tabellion maître Ambroy, deux notes graves parmi les soies voyantes et les dames brochées. Puis viennent les gras majordomes, les pages, les piqueurs, les intendants, dame Barbe, toutes ses clefs pendues sur le côté à un clavier d'argent fin. Au fond, sur les bancs, c'est le bas office, les servantes, les métayers avec leurs familles ; et enfin, là-bas, tout contre la porte qu'ils entr'ouvrent et referment discrètement, messieurs les marmitons qui viennent entre deux sauces prendre un petit air de messe et apporter une odeur de réveillon dans l'église toute en fête et tiède de tant de cierges allumés.

Est-ce la vue de ces petites barrettes blanches qui donne des distractions à l'officiant ? Ne serait-ce pas plutôt la sonnette de Garrigou, cette enragée petite sonnette qui s'agit au pied de l'autel avec une précipitation infernale et semble dire tout le temps :

— Dépêchons-nous, dépêchons-nous... Plus tôt nous aurons fini, plus tôt nous serons à table.

Le fait est que chaque fois qu'elle tinte, cette sonnette du diable, le chapelain oublie sa messe et ne pense plus qu'au réveillon. Il se figure les cuisiniers en rumeur, les fourneaux où brûle un feu de forge, la buée qui monte des couvercles entr'ouverts, et dans cette buée deux dindes magnifiques, bourrées, tendues, marbrées de truffes...

Où bien encore il voit passer des fils de pages

UN CONTRETEMPS



Santa Claus. — Je vous en donne ma parole ; je n'arrêterai plus où il y aura des chiens.

portant des plats enveloppés de vapeurs tentantes, et avec eux il entre dans la grande salle déjà prête pour le festin. O délices ! voilà l'immense table toute chargée et flamboyante, les paons habillés de leurs plumes, les faisans écartant leurs ailes mordorées, les flacons couleur de rubis, les pyramides de fruits éclatants parmi les branches vertes, et ces merveilleux poissons dont parlait Garrigou (ah ! bien oui, Garrigou !) étalés sur un lit de fenouil, l'écaïlle nacrée comme s'ils sortaient de l'eau, avec un bouquet d'herbes odorantes dans leurs narines de monstres. Si vive est la vision de ces merveilles, qu'il semble à dom Balaguère que tous ces plats mirifiques sont servis devant lui sur les bueries de la nappe d'autel, et deux ou trois fois, au lieu de *Domineus vobiscum !* il se surprend à dire le *Benedicite*. A part ces légères méprises, le digne homme débite son office très consciencieusement, sans passer une ligne, sans omettre une genuflection ; et tout marche assez bien jusqu'à la fin de la première messe ; car vous savez que le jour de Noël le même officiant doit célébrer trois messes consécutives.

Et d'une ! se dit le chapelain avec un soupir de soulagement ; puis, sans perdre une minute, il fait signe à son clerc ou celui qu'il croit être son clerc, et...

Dreлиндin din !... Dreлиндin din !

C'est la seconde messe qui commence, et avec elle commence aussi le péché de dom Balaguère.

— Vite, vite, dépêchons-nous, lui crie de sa pe-

tite voix aigrelette la sonnette de Garrigou, et cette fois le malheureux officiant, tout abandonné au démon de gourmandise, se rue sur le missel et dévore les pages avec l'avidité de son esprit en surexcitation. Frénétiquement il se baisse, se relève, esquisse les signes de croix, les genuflections, raccourcit tous ses gestes pour avoir plus tôt fini. A peine s'il étend ses bras à l'Évangile, s'il frappe sa poitrine au *Confiteor*. Entre le clerc et lui c'est à qui bredouillera le plus vite. Versets et répons se précipitent, se bousculent. Les mots à moitié prononcés, sans ouvrir la bouche, ce qui prendrait trop de temps, s'achèvent en murmures incompréhensibles.

Oremus ps... ps... ps...

Mea culpa... pa... pa...

Pareils à des vendangeurs pressés foulant le raisin de la cuve, tous deux barbotent dans le latin de la messe, en envoyant des éclaboussures de tous les côtés.

Dom... scun !... dit Balaguère.

... *Statuo !...* répond Garrigou ; et tout le temps la damnée petite sonnette est là qui tinte à leurs oreilles, comme ces grelots qu'on met aux chevaux de poste pour les faire galoper à la grande vitesse. Pensez que de ce train-là une messe basse est vite expédiée.

— Et de deux ! dit le chapelain tout essoufflé ; puis sans prendre le temps de respirer, rouge, suant, il dégringole les marches de l'autel et...

Dreлиндin din !... Dreлиндin din !...

C'est la troisième messe qui commence.

Il n'y a plus que quelques pas à faire pour arriver à la salle à manger ; mais, hélas ! à mesure que le réveillon approche, l'infortuné Balaguère se sent pris d'une folie d'impudence et de gourmandise. Sa vision s'accroît, les carpes dorées, les dindes rôties, sont là, là... Uls touche ;... il les... Oh ! Dieu !... Les plats fument, les vins embaument ; et secouant son grelot enragé, la petite sonnette lui crie :

— Vite, vite, encore plus vite !...

Mais comment pourrait-il aller plus vite ? Ses lèvres remuent à peine. Il ne prononce plus les mots. A moins

de tricher tout à fait le bon Dieu et de lui escamoter sa messe... Et c'est ce c'est ce qu'il fait, le malheureux !... De tentation en tentation il commence par sauter un verset, puis deux. Puis l'épître est trop longue, il ne la finit pas, celle l'évangile, passe devant le *Credo* sans entrer, saute le *Pater*, salue de loin la préface, et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou (*vade retro, Satanas !*) qui le seconde avec une merveilleuse entente, lui relève sa chasuble, tourne les feuillets deux par deux, bouscule les pupitres, renverse les burettes, et sans cesse secoue la petite sonnette de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Il faut voir la figure effarée que font tous les assistants ! Obligés de suivre à la mimique du prêtre cette messe dont ils n'entendent pas un mot, les uns se lèvent quand les autres s'agenouillent, s'asseyent quand les autres sont debout ; et toutes les phases de ce singulier office se confondent sur les bancs dans une foule d'attitudes diverses. L'étoile de Noël en route dans les chemins du ciel, là-bas, vers la petite étable, pâlit d'épouvante en voyant cette confusion...

— L'abbé va trop vite... On ne peut pas suivre, murmure la vieille douairière en agitant sa coiffe avec égarement.

Maître Arnoton, ses grandes lunettes d'acier sur le nez, cherche dans son paroissien où diantre on peut bien en être. Mais au fond, tous ces

EN ATTENDANT, BIEN DU PLAISIR !



L'HOMME DE L'AVENIR.

braves gens, qui eux aussi pensent à réveillonner, ne sont pas fâchés que la messe aille ce train de poste ; et quand dom Balaguère, la figure rayonnante, se tourne vers l'assistance en criant de toutes ses forces : *Ita, mi-sa est*, il n'y a qu'une voix dans la chapelle pour lui répondre un *Deo gratias* si joyeux, si entraînant, qu'on se croirait déjà à table au premier toast du réveillon.

III

Cinq minutes après, la foule des seigneurs s'asseyait dans la grande salle, le chapelain au milieu d'eux. Le château, illuminé de haut en bas, retentissait de chants, de cris, de rires, de rumeurs ; et le vénérable dom Balaguère plantait sa fourchette dans une aile de gelinotte. Tant il but et mangea, le pauvre saint homme, qu'il mourut dans la nuit d'une terrible attaque, sans avoir eu seulement le temps de se repentir ; puis, au matin, il arriva dans le ciel encore tout en rumeur des fêtes de la nuit, et je vous laisse à penser comme il y fut reçu.

— Retire-toi de mes yeux, mauvais chrétien ! lui dit le souverain Juge, notre maître à tous. Ta faute est assez grande pour effacer toute une vie de vertu... Ah ! tu m'as volé une messe de nuit... Eh bien ! tu m'en payeras trois cents en place, et tu n'entreras en paradis que quand tu auras célébré dans ta propre chapelle ces trois cents messes de Noël en présence de tous ceux qui ont péché par ta faute et avec toi...

... Et voilà la vraie légende de dom Balaguère comme on la raconte au pays des olives. Aujourd'hui le château de Trinquelage n'existe plus, mais la chapelle se tient encore droite tout en haut du mont Ventoux, dans un bouquet de chênes verts. Le vent fait battre sa porte disjointe, l'herbe encombre le seuil ; il y a des nids aux angles de l'autel et dans l'embrasure des hautes croisées dont les vitraux colorés ont dis-

LE PROGRÈS DÉMOLISSEUR



Santa Claus. — Allez donc vous fourrer dans ces cheminées à gaz ! J'avais été fait pour les bonnes bûches de Noël.

paru depuis longtemps. Cependant, il paraît que tous les ans, à Noël, une lumière surnaturelle erre parmi ces ruines, et qu'en allant aux messes et aux réveillons, les paysans aperçoivent ce spectre de chapelle éclairé de cierges invisibles qui brûlent au grand air, même sous la neige et le vent. Vous en rirez si vous voulez, mais un vigneron de l'endroit, nommé Garrigue, sans doute un descendant de Garrigou, m'a affirmé qu'un soir de Noël, se trouvant un peu en ribote, il s'était perdu dans la montagne du côté de Trinquelage ; et voici ce qu'il avait vu. . . Jusqu'à onze heures, rien. Tout était silencieux, éteint, inanimé. Soudain, vers minuit, un carillon sonna tout en haut du clocher, un vieux, vieux carillon qui avait l'air d'être à dix lieues. Bientôt, dans le chemin qui monte, Garrigue vit trembler des feux, s'agiter des ombres indécises. Sous le porche de la chapelle, on marchait, on chuchotait :

— Bonsoir, maître Arnoton !

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants ! . . .

Quand tout le monde fut entré, mon vigneron, qui était très brave, s'approcha doucement, et regardant par la porte cassée, eut un singulier spectacle. Tous ces gens qu'il avait vus passer étaient rangés autour du chœur, dans la nef en ruine, comme si les anciens bancs existaient encore. De belles dames en brocart avec des coiffes de dentelle, des seigneurs chamarrés du haut en bas, des paysans en jaquettes fleuries ainsi qu'en avaient nos grands-pères, tous l'air vieux, luné, poussiéreux, fatigué. De temps en temps, des oiseaux de nuit, hôtes habituels de la chapelle, réveillés par toutes ces lumières, venaient rôder autour des cierges dont la flamme montait droite et vague comme si elle avait brûlé derrière une gaze ; et ce qui amusait beaucoup Garrigue, c'était un certain personnage à grandes lunettes d'acier, qui secouait à chaque instant sa haute perruque noire sur laquelle un de ces oiseaux se tenait droit tout empêtre en battant silencieusement des ailes . . .

Dans le fond, un petit vieillard de taille enfantine, à genoux au milieu du chœur, agitait désespérément une sonnette sans grelot et sans voix, pendant qu'un prêtre, habillé de vieil or, allait, venait devant l'autel en récitant des oraisons dont on n'entendait pas un mot. . . Bien sûr c'était dom Balaguère, en train de dire sa troisième messe basse.

ALPHONSE DAUDET.

ECHIAPPÉ BEL

Aurélie, (jeune mariée) — Ma chère, j'ai eu une peur bleue hier soir à table lorsque j'ai demandé à Jean-Louis s'il m'aimait encore.

Hortense. — Oui ! Qu'est-ce qu'il t'a donc dit ?

Aurélie. — C'est justement cela ! Il n'a rien dit du tout : sa figure est devenue toute rouge, les yeux lui roulaient dans la tête, il se machait la langue comme un homme pris de convulsions. Dieu, que j'étais mal !

Hortense. — Quoi ! Tu l'avais fâché tant que cela ?

Aurélie. — Mais non, petite folle ; il avait une pomme de terre bouillante dans la bouche.

L'AME DE TOUTES LES FETES



Animal roi. Choc ang !

THÉÂTRE-ROYAL



Cette semaine, au Théâtre-Royal, les amateurs de variétés seront amplement satisfaits. Les acteurs qui figurent sur la scène sont des experts en leur art.

Rouclère est le meilleur prestidigitateur que nous ayons vu depuis longtemps.

Paulinetti comme équilibriste, montre une souplesse de mouvements et une force musculaire réellement phénoménales.

"Mildred" est la merveille par excellence. Est-ce une hypnotisée, est-ce

une clairvoyante magnétisée ? Personne ne peut le dire. Mais le fait à constater est surprenant. Sa domination est prodigieuse et les spectateurs restent ébahis et stupéfiés de voir deviner leurs plus secrètes pensées comme dans un livre ouvert.

Un autre "spécialiste," le professeur Laris est le "Guillaume Tell" du jour. Le tir au pistolet ou à la carabine, pour lui, n'est qu'un jeu, mais un jeu d'une précision mathématique et terrible. On le dit l'un des champions du monde et à le voir opérer, on lui décerne volontiers ce titre. A dix pas, il touche infailiblement cœur, carreau ou trèfle d'une carte à jouer, et coupe cette carte même placée horizontalement.

Le programme de la représentation est d'ailleurs complet. McAvoy, Rogers, Dick Hume, les Emmets, Foster et Lewis, remplissent leurs rôles à merveille.

La grande et brillante troupe burlesque de "Henry," sera ici la semaine prochaine, et les habitués de ce théâtre s'empresseront sans aucun doute de profiter de cette occasion pour témoigner à MM. Sparrow & Jacobs leur reconnaissance de l'empressement que ces messieurs mettent à leur procurer des amusements aussi agréables pour les jours de fête. La meilleure manière de témoigner cette reconnaissance, c'est d'assister en foule aux différentes représentations qui auront lieu l'après midi et le soir de chaque jour de la semaine.

POUR NOS BÉBÉS

NOËL

(Traduit du patois Corentin).

Venez enfants, venez en chœur
Venez tous voir Notre Seigneur,
Dans le fond d'une étable

Eh bien !

Il fait la guerre au diable,
Pour rendre le monde chrétien.

Ce coquin de Satan, sans honneur et sans âme
Nous offrit un méchant repas,
Qui causa beaucoup de tracas
A notre père Adam aussi bien qu'à sa femme.

Ils se sont pressés de manger :
Mais le morceau n'était pas tendre.
Ils voulaient toujours exister,
Mais c'est la mort qui vint les prendre.

Depuis qu'ils firent ce beau coup,
Ils ont sucé beaucoup, beaucoup,
Au lieu de vivre de leurs rentes
Dans un jardin à l'abri des tourmentes !

Le monde est si farci d'impôts
Qu'il n'est plus ni paix, ni repos ;
On voit des gens sans conscience,
Nens traiter en chiens de faïence.

Jésus qui, ce jour, es venu
Dans notre monde, à peu près nu,
Fais que, Satan, ce rien qui vaïlle
Prene son paquet et s'en aïlle.

Fais en sorte que les marchands
Ne frustrent pas les artisans ;
Que les rois, les chefs de police
Exercent toujours la justice !

Jésus, que ta pauvreté
S'oppose à la vanité
Des femmes et des filles,
Qui ruinent les familles.

UNE DIPLOMATE



— Il paraît que, l'an dernier, c'était parce que mes souliers étaient trop petits. Ce que le Père Noël va être épaté cette fois !

QUEEN'S THEATRE

"FAUST"



Le poème de Goëthe" adapté à la scène, est toujours reçu par les connaisseurs comme l'une des plus étonnantes et des plus merveilleuses productions de l'esprit humain. L'œuvre originale a consacré le génie du fameux poète et philosophe allemand. Gounod l'a mise en musique et un opéra immortel en est résulté. Or l'adaptation de M. Bayle Bernard à ce mérite spécial d'avoir conservé autant que possible la physionomie même du poème et aussi de l'avoir enrichi des

chants principaux et des motifs de la composition musicale du maestro français.

M. Lewis Morrisson dans le rôle de "Méphisto" se montre artiste et acteur puissant. Il a conscience des difficultés de ce rôle idéaliste. Il sait heureusement éviter l'exagération et la surcharge. Le jeu de sa physionomie, la vérité de ses gestes, la clarté et la force de son élocution, sont simplement admirables.

La mise en scène et les décors sont du plus bel effet, et les costumes très riches.

La troupe de M. Morrisson se compose d'acteurs renommés et la représentation est particulièrement brillante.

"Faust" ne manquera pas de faire une brillante semaine au Queen's.

"Tar and Tartar, tel est le titre de la pièce que MM. Sparrow & Jacobs nous offrent pour les fêtes du jour de l'An. C'est un opéra comique des mieux réussis et qui rappellent les beaux jours du "Mikado" La musique est belle, le chant superbe et les airs tout à fait entraînants. Le célèbre acteur, Digby Bell, surnommé à juste titre le prince de la comédie du continent américain, joue le rôle principal et est noblement secondé par les autres membres de la troupe, parmi lesquels se trouvent plusieurs artistes du plus grand mérite: Mmes Maria Manola, Laura Joyce, Maud Hollins et MM. Hubert Wilks, Chas. Wayne, Chas. Meyers, Hi I, etc. Un chœur puissant et nombreux accompagne la troupe.

"Tar and Tartar" vient d'être joué à New-York au Palmer pendant 200 soirs consécutifs et c'est la troupe même du grand théâtre de Palmer sur le Broadway, qui nous arrive la semaine prochaine. Les costumes et les décors seront les mêmes ici qu'à New-York. Inutile d'ajouter que ces costumes et décors, faits spécialement pour cet opéra, sont d'une grande beauté et d'une richesse hors ligne. MM. Sparrow & Jacobs méritent certainement d'être encouragés ; aussi nous espérons qu'il y aura foule à ce théâtre les derniers jours de cette semaine et toute la semaine prochaine.



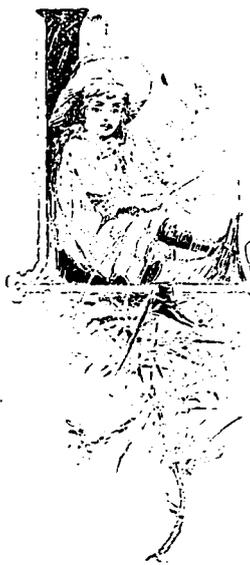
LE BONHEUR EN FAMILLE.

UN VIEUX MESSAGER FIDÈLE



— Père Noël ; allez répandre le bonheur ?

LES NOELS DE PAPA GAILLARD



Le froid piquait, un vent glacial de décembre en glaït au visage le docteur enfoncé dans son cabriolet, et malgré sa chaude couverture lui enveloppant les genoux, son chien Pataud couché sur ses pieds, son cache-nez de laine et ses grosses moules tricotées, il se sentait transi et songeait, avec l'intime satisfaction d'un gourmet, humant l'odeur d'un bon dîner, au feu clair qui flambait dans l'âtre, au souper fin et au lit soigneusement brossé qui l'attendaient dans sa maison bien close en

haut de la rue d'Isle, en face du vicil hôtel de ville dont il voyait de sa fenêtre les gargouilles aux figures grimaçantes qui semblaient lui tirer la langue.

“ Allons, hue, la Grise ! ”

Mais la Grise s'était arrêtée brusquement dressant les oreilles...

Et Pataud passant sa grosse tête entre les jambes de son maître se mit à hurler lugubrement.

La voiture longeait alors le canal de Saint-Quentin du côté de la ville. Sur l'autre rive, les hautes cheminées des usines du faubourg d'Isle se profilaient dans le ciel étoilé ; la lune mirait son disque d'argent dans l'eau profonde, éclairant çà et là quelques chalands, chargés de charbon, de bois ou de pierres, mais tous, à cette heure, revêtus uniformément du même manteau de neige qui les couvrait comme un linceul.

“ Paix donc, Pataud ! ”

Et penché hors de la capote, le docteur écouta.

Au milieu du grand silence de la nuit, le son d'un violon arrivait jusqu'à lui, semblant monter de la rivière, mais si étrange, si déchirant, qu'un frisson passa dans les veines du médecin.

“ C'est le père Gaillard. Au diable le vieux fou ! ”

Il leva son fouet...

Mais, émergeant du talus, un homme saisit la bride du cheval.

“ C'est-y vous, monsieur Cordier ? ”

— Oui, qu'y a-t-il ?

— C'est l'tiot lieu qu'est malade.

— Bon, qu'est-ce qu'il a ? dit le docteur, qui, à la lueur de sa lanterne, avait reconnu un des bateliers du canal.

— J'savons pas, v'là trois jours qu'y n'étions pas bien : aujourd'hui, c'est pis encore, il toussé, il toussé comme vot' chien, sauf vot' respect, et puis il étouffions... Quand j'suis parti tout à l'heure, pour vous chercher, il étions quasiment mort...

— Hum ! ça pourrait bien être le croup... il y en a de nombreux en ce moment-ci. Je viens d'en voir plusieurs à Harly.

Il prit sa grosse trousse, attacha son cheval à un arbre et suivit le père le long de la berge.

“ Quelle idée a donc le père Gaillard de jouer du violon, quand son petit-fils agonise ? ”

— Dame, vous savez, monsieur Cordier, l'pauv' vieux n'a pu guère sa tête, pourtant il aime ben son tiot lieu.

Bientôt ils abordaient le chaland et se trouvaient en face du musicien.

Gaillard, dit le docteur en l'écartant doucement, il faut que je voie le petit malade.

Il obéit docilement.

“ Venez le voir avec moi, vous attraperez la mort en restant ici. ”

Il se mit à rire.

“ J'y compte bien... monsieur... c'est que ce que je demande à Noël... il est bon, Noël... il ne m'a jamais rien refusé... il me prendra à la place de mon petit-fils... c'est pour ça que je lui joue de beaux cantiques... ”

Et il attaqua de nouveau un cantique :

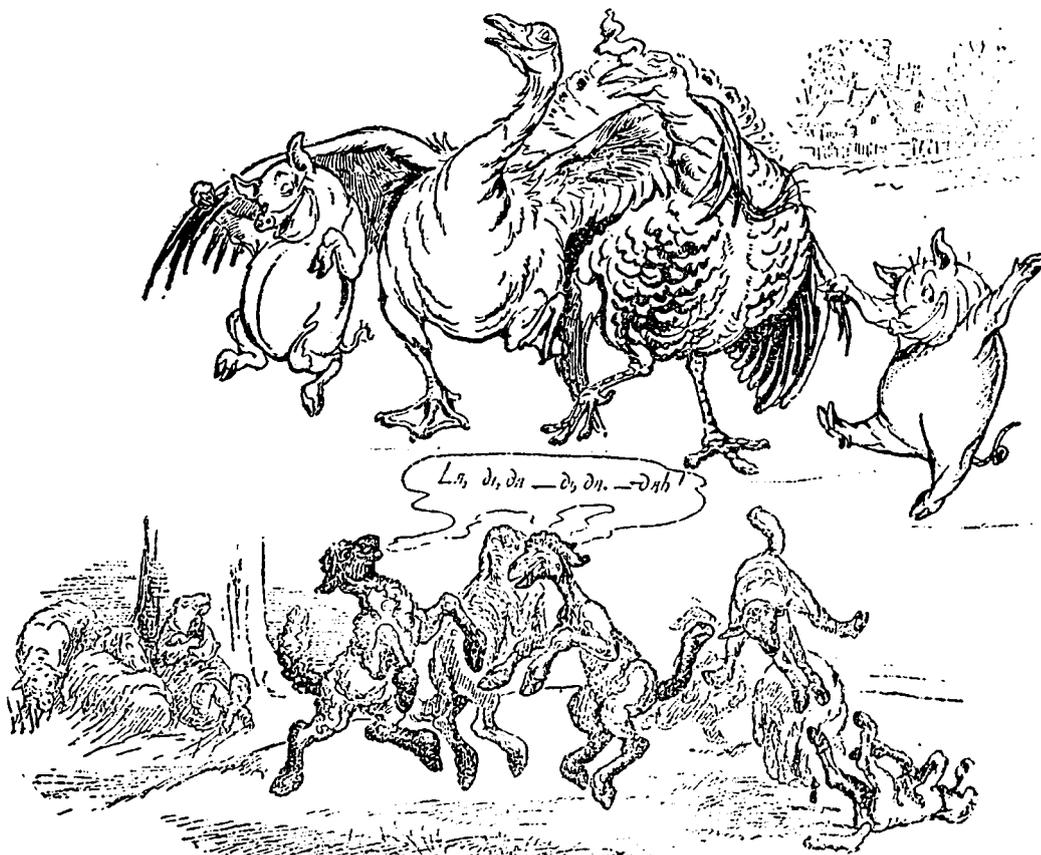
Noël ! Noël ! voici Noël.

“ Papa Gaillard ” ou “ le fou Gaillard, ” comme l'appelaient instinctivement les irrévérencieux gamins de la ville, était un ancien ménestrier.

Il avait quatre-vingts ans et était à peu près en enfance.

Sa manie était de se sauver du chaland et de descendre à terre.

LES COURTES JOIES DE CE MONDE



— Notre maître nous amène à la ville pour les fêtes de Noël !!! Hourrah !

Puis, dansant et riant de son instrument, il remontait les rues de Saint-Quentin, se figurant conduire une noce villageoise, à la grande joie des polissons qui accouraient sur son passage en criant :

“Voilà papa Gaillard avec son crin-crin!”

Cet âge est sans pitié!

Et la gent endiablée sautait autour du pauvre musicien, lui tirant ses habits, le tourmentant de mille manières jusqu'à ce qu'une petite main saisisse celle du vieillard, tandis qu'une douce voix murmurait à son oreille :

“Venez vite, grand-père... on vous cherche partout.”

Et le petit-fils ramenait au bercaïl le grand-père égaré et arrêtant les reproches qui pleuvaient sur sa tête :

“Je vous en prie, ne grondez pas bon papa, il ne le fera plus...”

— Non... je ne le ferai plus... bégayait papa Gaillard.

Et il recommençait à la première occasion.

C'est que papa Gaillard n'aimait pas la vie du bord.

Lui, qui avait fait danser tant de joyeux paysans sur les vertes pelouses, lui qui avaient mené tant de jolies mariées suivies de leur cortège de parents et d'amis à travers les gais campagnes, il s'ennuyait sur le pontétroit du chaland.

Quand, lentement remorqué, le lourd bateau descendait la rivière, que les marinières fumaient leurs pipes et que les femmes regardaient fuir la rive ou se découper la mâture des voiliers, papa Gaillard prenait son petit-fils et son violon, ses deux amis, et allait s'asseoir avec eux à l'arrière, jouant de vieilles danses que l'enfant écoutait ravi.

Et ils étaient heureux.

Dans l'étroite cabine dont on touche le plafond de la main, l'enfant est couché, la poitrine oppressée, la respiration sifflante, les lèvres violettes, le regard vitreux.

Rapidement le docteur l'a examiné ; et il a branlé la tête d'un air inquiet, très inquiet.

Au dehors, le violon chante :

Le Roi des rois naît dans une humble étable.

La mère, la tête cachée dans son tablier, sanglote convulsivement en répétant :

“Mon p'tit Tony... m'sieur Cordier... mon pau' petit!”

L'air hébété, le père observe attentivement les moindres gestes du médecin. Le docteur demande une cuiller et un peu d'eau dans un verre ; il jette dans l'eau une poudre blanche prise dans un flacon qu'il porte toujours dans sa trousse.

“Qui sait ? Essayons !” fait-il.

LE LENDEMAIN DES FÊTES DE NOËL.



Santa Claus. — Moi qui n'étais déjà pas bien ! J'aurais dû me ménager !



LA VISION DE L'HERMITE.

Après avoir délayé la poudre blanche, il prend un peu de ce liquide avec une cuiller qu'il introduit entre les dents de l'enfant. L'enfant fait un mouvement de déglutition douloureux ; mais l'eau a passé, le docteur répète la chose à trois, quatre reprises ; et il s'assied silencieux près du berceau de l'enfant.

Le violon attaque joyeusement :

Il est né ! le Divin Enfant.

Et au loin toutes les cloches se mettent en branle pour célébrer l'avènement de Celui qui a dit :

“Je suis la Résurrection et la Vie !”

Une sorte de convulsion secoue tout à coup le petit être.

“O mon Dieu ! crie le père, il va mourir !”

Dans un effort déchirant, un violent vomissement se produit.

“Il est sauvé !” dit le docteur, en arrangeant doucement sur l'oreiller la tête pâle du petit Tony...

Au même instant, le violon s'arrête avec une dernière vibration faible comme un soupir et, en ouvrant la porte, on voit le père Gaillard s'abattre lourdement sur le sol...

Son vœu est exaucé :

Noël a accepté le marché, le vieux grand-père a pris la place de son petit-fils et son visage, illuminé de la paix des élus, reflète encore la joie de son sacrifice.

ARTHUR DOURLIAC.

SIMULTANÉS

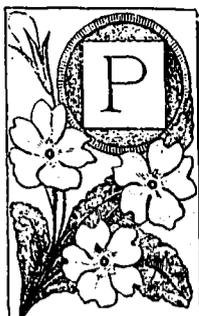
Les parents de deux jumaux cherchent des noms pour les nouveaux-nés. Un loustic suggère d'appeler le premier *Simal* et l'autre *Tané*.

LA RENOMMÉE

Joseph. — Qu'est-ce que la renommée, papa ?
Le père. — C'est l'oubli pendant la vie et un monument après la mort.

LA CHARITÉ

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE



PAUVRE petite maison perdue dans la campagne ! Quelque modeste qu'elle soit, le bon Dieu l'a dotée aujourd'hui de la plus belle des parures. Son vieux toit de chaume est plus blanc qu'un duvet de cygne sous la neige fraîchement tombée; elle a pour parterre un manteau d'hermine, et les arbres qui l'entourent sont poudrés comme des perruques de marquis.

Tout y est pittoresque et joli, jusqu'à la lumière rouge qui brille à l'une de ses fenêtres, et dont le scintillement s'étend au loin sur la neige éblouissante.

Dans la chambre ainsi éclairée, une pauvre femme est assise au pied du lit.

Et dans ce lit, il y a un enfant malade, pâle, avec de grands yeux purs et des cheveux bouclés comme ceux des anges du paradis.

Tic, tac ! chante la vieille horloge pendue au mur près du foyer.

Crie, crae ! répond la bûche enflammée qui pétille dans la cheminée.

Et silencieux, la main dans la main, la mère et l'enfant se regardent avec amour.

II

Pan, pan, pan ! on frappe à la porte. " Qui peut être dehors, Seigneur, par un temps pareil ? "

C'est un petit mendiant maigre et hâvre, qui grelotte sous ses haillons :

" La charité, je vous en prie, c'est la veille de Noël, cette nuit-là on ne refuse pas un morceau de pain... Mes parents sont morts... j'ai faim, j'ai froid et je suis sans asile.

— Allons, petit, approche-toi du feu et vient te réchauffer, il s'en faut que nous soyons riches, mais, comme tu le dis, la nuit de Noël on ne repousse pas un malheureux."

Le misérable entre timidement, mais dès que la lumière du foyer éclaire son visage amaigri, la mère jette un cri de surprise et fait un geste de colère :

" Comment c'est toi, mauvais petit drôle ! N'as-tu pas honte, après le mal que tu nous a fait, de venir encore frapper à notre porte ! Te rappelles-tu, l'an dernier, le pauvre petit camarade que, dans ta méchanceté, tu frappas d'un coup de bâton, et auquel tu cassas la jambe ? Eh bien ! regarde dans ce lit : il est là, infirme pour le reste de ses jours ; tu en es la cause. Ta misère est un châtiement du ciel. Sors d'ici, et n'essaye jamais d'y rentrer.

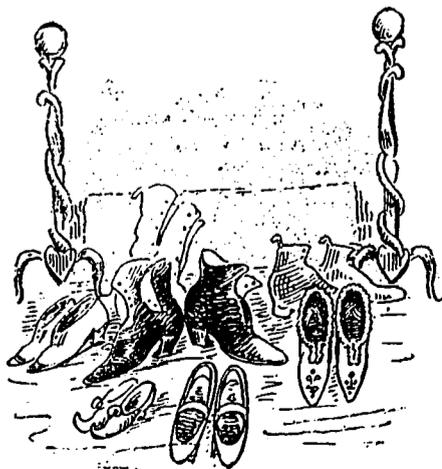
L'enfant balbutie des excuses : la neige l'a égaré, il a aperçu la lumière et il a frappé à la porte sans reconnaître la maison.

Et à l'aspect du bras menaçant qui reste tendu

Et, voyant sa mère, déjà moins résolue, secouer la tête en silence, le petit malade ajoute :

" Et puis, tu sais, tu m'as promis de m'accor-

NOËL.



Il y a là tout un monde.



L'ÉQUIPAGE DE SANTA CLAUS

vers lui, il fait deux pas en arrière ; il va sortir, quand du fond de la pièce une douce voix s'élève, une voix de pitié :

" Mère, laisse-le entrer... il fait si froid !

— Le laisser entrer, lui l'auteur de tes maux ? Jamais je n'y consentirai.

— Mère, jadis il était heureux ; aujourd'hui il est plus à plaindre que moi : j'ai une mère chérie qui m'aime, tandis que lui est seul dans son malheur."

der tout ce qu'il me plairait pour mon jour de Noël, et c'est là la grâce que je te demande...

" Allons, viens t'asseoir ici, mon pauvre garçon : maman va servir le boudin gras et les beignets dorés, tu souperas avec nous, tu passeras la nuit sous notre toit, et nous ne parlerons plus du passé..."

Le petit vagabond s'assied à la table de ses hôtes ; il partage leur repas, et, tout en mangeant, leur fait le récit de ses misères : orphelin, il se rend de l'autre côté de la montagne chez un parent éloigné ; mais la neige retarde sa marche, c'est du froid qu'il souffre surtout.

" Je reste couché tout le jour, qu'ai-je besoin de mes habits ? dit à sa mère l'enfant au cœur tendre. Quand il nous quittera demain matin, donne ma veste au malheureux, afin qu'il soit chaudement vêtu."

Et lorsque sonne l'heure du repos, le petit malade tend les bras au petit mendiant.

III

Mais voilà que, sous ce baiser, il se fait dans la personne de l'enfant en haillons une transfiguration soudaine :

Ses joues creuses s'arrondissent, son visage décoloré reprend de charmantes couleurs, ses yeux brillent comme deux saphirs, une robe d'une éblouissante blancheur remplace les vêtements en lambeaux, des cheveux d'or pur forment autour de son front une auréole lumineuse, et de ses lèvres tombent ces paroles, mélodieuses comme une céleste musique :

" Enfant, j'ai voulu éprouver ton cœur ; ton pardon, ta charité ne resteront pas sans récompense. Je suis l'Enfant de Noël, celui-là seul qui peut donner la santé et la joie : guéris-toi et sois heureux."

Et il disparaît dans sa majesté divine.

S. DANGEMON.

LE DERNIER MOT DE L'HONNÉTÉTÉ.

— Il m'a référé à vous pour un certificat d'honnêteté.

— Je le lui donne bien volontiers. Tenez, mon cher, je n'hésiterais pas de lui prêter mon... parapluie.

UN CADEAU APPRÉCIÉ

Madame.— Quel cadeau de noces allons nous faire à Alice ?

Monsieur.— J'ai trouvé quelque chose de très charmant et je suis persuadé qu'elle tient énormément à l'avoir.

Madame.— Qu'est-ce donc ?

Monsieur.— Un tout petit paquet de lettres qu'elle m'a écrites, au temps de nos amours.

LE NOEL CHRETIEN



GLORIA IN EXCELSIS DEO.

LA VEILLE DE NOEL



LE REVE DE BEBE.

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN
SAPINEAU

CONTE DE NOËL

(Pour le SAMEDI)

(Suite).

Le lendemain, il attendit vainement, rien ne vint.

La belle dame ne sortit probablement pas ce jour-là.

Il aurait bien voulu que les bûcherons, au moins, viennent l'admirer encore et le reconforter par quelque louange, mais eux non plus ne parurent pas.

Le sapineau passa une très mauvaise nuit.

Le sommeil paisible qu'il goûtait avant ces événements, fit place à une insomnie cruelle ; il rêva que cet intrigant de jardinier l'avait desservi auprès de la marquise et ce, en faveur d'un protégé qu'il se prit à haïr de toutes ses forces, lui qui, jusqu'à ce jour aimait tout et tous ; les arbres, le ruisseau, les oiseaux, les nuages, la pluie et la neige, le vent même, qui le berçait mollement.

Le jour qui suivit ne dissipa pas complètement son chagrin, et le soleil avait, depuis longtemps, dépassé le zénith, qu'il attendait toujours, ne désespérant de ne rien voir venir.

Tout à coup un bruit de grelots le tira de sa torpeur ; ce bruit était produit par un brillant attelage qui accourait au galop.

Quelques secondes après, le bûcheron qui, le premier, avait remarqué l'arbrisseau, venait en toute hâte, le front en sueur malgré le froid et s'arrêtait halétant devant le sapineau.

Presque au même instant arrivait au trot de sa monture, un piqueur en riche livrée qui mettait pied à terre et donnait son cheval à tenir au paysan ; puis une litière toute dorée, dont les panneaux étaient peints de guirlandes de fleurs et portaient un écusson surmonté d'une couronne de marquis.

Le piqueur ouvrit la portière et un nuage de soie et de dentelles s'en échappa, en même temps qu'une charmante tête de femme, poudrée comme si la neige l'avait recouverte, en sortit à demi.

— Voilà l'arbre, madame la marquise, dit le bûcheron en indiquant le sapineau.

Qu'il est joli ! s'écria une douce voix, qui parut au jeune arbrisseau une musique céleste. Vous aviez raison, Baptiste, je ne pouvais avoir rien de plus parfait que ce bel arbre. Tenez ! voilà pour vous ! Et elle tendit sa mignonne bourse de soie au piqueur qui la remit au paysan. Comme c'est pour la semaine prochaine et qu'il n'y a pas de temps à perdre, apportez-le dès demain au château. Préparez-le dans l'orangerie et prenez garde surtout d'abîmer aucune de ses branches, je le veux tel qu'il est là, n'est-ce pas ?

— Les ordres de madame la marquise seront fidèlement exécutés, dit Baptiste respectueusement.

La marquise se renfonça frileusement dans sa litière, non sans avoir donné un long regard

d'admiration au jeune arbre, qui en frémit d'orgueil et de joie.

Puis, le piqueur ayant refermé la portière, se remit en selle et l'élegante vision disparut, au milieu du bruit des clochettes, suivie de près par le bûcheron auquel la joie semblait donner des ailes.

Mais le sapineau la revit longtemps encore et les flatteuses paroles de la belle marquise lui chatouillaient agréablement l'épiderme.

Il fut tiré de sa joie par l'aïeul qui, des larmes dans la voix, lui disait :

L'ARBRE DE NOËL



— Ainsi, mon pauvre enfant, c'est demain que tu me quittes, et pour quelle destinée inconnue ? Car, ces gens ont beau te donner des louanges, crois-moi, il ne s'agit aucunement de tout bonheur dans leurs projets, mais de leur seule satisfaction. Que vais-je devenir moi-même, privé de ta présence ? Hélas ! j'aurai vu partir successivement trois générations de mes descendants et je reste seule, triste débris d'un autre âge, avec mes branches vermoulues et mes racines à demi pourries ! Que ne suis-je mort moi-même, et qu'ai-je fait au ciel pour souffrir ainsi ?

Et le vieil arbre, en disant ces paroles, pleurerait toute la résine de son pauvre corps, ce qui est les larmes des arbres.

Le sapineau fut un peu ému par la douleur de l'aïeul ; néanmoins, la joie qu'il éprouvait d'avoir remporté la victoire sur le protégé du jardinier, lui remplissait le cœur d'une telle félicité, que les paroles du vieillard glissèrent sur lui comme un zéphir léger.

— Grand père, répondit-il, n'aie aucune crainte sur mon sort, on n'est pas impunément le protégé d'une aussi jolie et puissante dame, pour que le bonheur ne vous soit pas constant. As-tu vu le respect que semblaient déjà me témoigner le bûcheron et ce beau piqueur ? Et le cocher de la litière ? J'ai bien compris, à ses regards, qu'il me demanderait volontier protection si besoin était. Je ne sais ce qui m'attend, mais je crois que je ne reverrai rien d'aussi brillant que le sort qui m'est réservé ? Madame la marquise a dit de me trans porter dans l'orangerie, sans froisser aucune de mes branches ; c'est probablement pour m'y conserver à la place d'honneur, dans un beau vase de porcelaine ou dans quelque caisse en bois précieux, comme le plus rare spécimen des sapineaux de la forêt.

L'orgueilleux arbrisseau continua longtemps ainsi, mais l'aïeul ne l'écoutait plus ; attristé par la présomption et l'ingratitude de son petit fils, il tourna sa face vénérable vers le ciel, et ferma les yeux et pensa un peu à sa triste situation à lui, vieil abandonné et beaucoup au sort lamentable qui, suivant lui, attendait son ingrat, mais toujours aimé petit-fils.

* * *

La nuit vint, et les rêves du sapineau furent dorés comme ses pensées.

Pas le moindre cauchemar ne vint les troubler, mais il se vit, au contraire, dans la serre du château, qu'on était obligé de surélever pour la circonstance, entouré de tous les orangers, jasmins et lauriers, hôtes habituels de cet asile, qui lui faisaient une cour respectueuse, de beaux valets, dorés sur toutes les coutures, l'arrosaient soigneusement, et époussetaient ses branches avec de longs éventails de plume. La séduisante marquise elle-même, passait la plus grande partie de la journée à contempler son arbre favori ; ajoutons que le piqueur, le cocher et les bûcherons lui demandaient sa protection et, qu'en arbre reconnaissant, il la leur accordait.

L'aube apparut et l'anxiété du sapineau fut grande ; le soleil de cette journée allait éclairer sa nouvelle position.

Il pensa bien un peu à l'aïeul qu'il allait quitter ! Au joli ruisseau murmurant et aux oiseaux du printemps ! Mais cela dura peu et la vision éblouissante des hautes destinées auxquelles il se sentait appelé, lui fit redresser orgueilleusement la tête et se draper dans ses branches flexibles, recouvertes d'une légère couche de neige, comme dans un manteau de velours sombre bordé d'hermine.

Un peu avant midi, une charrette, attelée d'un cheval efflanqué, s'arrêta dans le chemin, il en descendit les deux bûcherons qui de suite se

mirent en devoir de tirer du véhicule, cordes, haches, scie et pelles.

Le sapineau fut un peu désappointé de voir qu'il allait probablement partir pour le château dans ce triste équipage. Il s'était bercé de l'idée qu'un beau carrosse, attelé de magnifiques chevaux, seraient affectés à son transport ; mais, ayant réfléchi qu'après tout, le trajet était court de la forêt au château et que la marquise devait l'attendre avec impatience ; il s'abandonna, le cœur battant violemment, à l'accomplissement de sa destinée.

Les bûcherons commencèrent à déblayer la neige qui environnait le sapineau, lequel eut bien voulu leur crier : "Prenez garde à mes racines, mes amis, ne les froissez pas et ayez grand soin d'enlever avec moi la terre, ma nourrice ; ce sont les ordres de madame la marquise." Mais ces hommes savaient ce qu'ils avaient à faire et l'arbrisseau ne pouvait se faire entendre d'eux.

Le premier bûcheron, Baptiste, s'armant d'une hache dit au second :

—Maintiens-le bien pendant que je vais le couper, il n'y aura pas besoin de corde.

Le pauvre sapin, en entendant ces paroles, voulut crier, mais un violent coup de hache lui fit un mal horrible et lui arracha un torrent de larmes ; puis un second coup, puis un troisième ; les coups succédaient aux coups et la souffrance du pauvre arbre devint tellement insupportable qu'il s'évanouit...

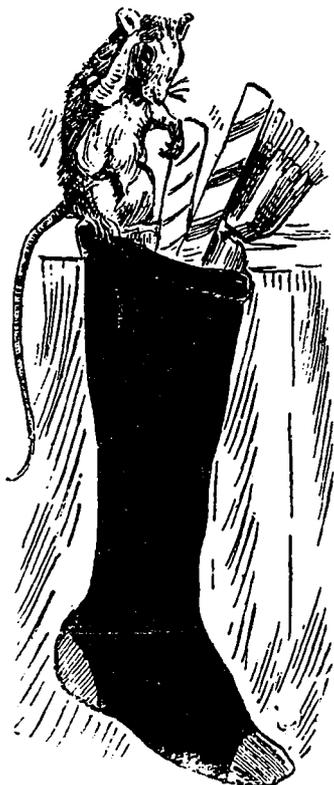
**

Quand il reprit connaissance, il était couché sur la charrette ; son tronc mutilé était enveloppé de mousse et de paille, une grosse corde le maintenait sur le charriot, de telle sorte qu'il ne put se retourner et donner un dernier regard d'adieu à son aïeul ; la douleur qu'il éprouvait était, du reste, si vive, qu'il ne voyait pas nettement les objets et que l'entrée triomphale qu'il s'était promise au château, ressemble plutôt à celle d'une de ces lamentables civières contenant quelque malheureux blessé transporté à l'hôpital.

La route parut bien longue au sapineau, mais enfin il vit se dresser la majestueuse silhouette d'un beau château Louis XIII dont les vastes proportions et les hautes cheminées de brique surmontées de girouettes armoriées le réjouirent dans sa douleur ; la charrette se dirigea vers une magnifique serre, doucement chauffée, où quatre lignes d'orangers centenaires et de superbes jasmins formaient une splendide promenade.

Le sol sablé et ratissé, d'innombrables fleurs contenues dans des vases de porcelaine, tout cela contribua à consoler un peu le sapineau.

venu sans invitation



-En voilà un déjeuner de roi

A LA RECHERCHE DE L'ARBRE DE NOEL



LES ACTEURS DE BIEN DES JOIES.

—Il faut bien acheter la gloire par quelques souffrances, soupira le pauvre mutilé : on va panser mes plaies sans doute ?

Rassurons-nous, une radieuse existence s'ouvre devant moi, cela vaut mieux que la forêt, toujours sempiternellement la même ; que l'ennuyeux ruisseau et les oiseaux qui ne connaissent qu'une seule chanson. Si grand-père voyait cela ? Il ne se lamenterait plus comme il ne le fait sans cesse !.....

**

Les bûcherons déposèrent soigneusement l'arbre au milieu de l'allée principale et s'en furent.

A peine le sapineau fut-il seul qu'il entendit des chuchotements et des rires étouffés ; il prêta l'oreille : C'était un vieil oranger qui causait avec un grand laurier rose et, quoique leur idiôme ne fut pas le même que celui des sapins, l'arbrisseau, avec beaucoup d'attention, finit par comprendre qu'ils parlaient de lui. —Encore un de plus, disait l'oranger ; le salon, les honneurs, puis !... et il ricanait, ce qui agaçait horriblement le sapineau.

—Pauvre arbre, murmurait le laurier, il serait heureux dans la forêt, s'il y était resté, il en serait devenu un des plus beaux ornements, tandis que dans huit jours, dix au plus..... et il soupirait.

Mais la sympathie qu'il semblait lui témoigner, déplut au sapineau au moins autant que les moqueries de l'oranger.

—Quel arbuste impertinent, se dit-il, ai-je besoin de sa pitié ? Qu'il la conserve pour lui ; il lui sied bien, en vérité, de même qu'à ce vieil idiot d'oranger, de me plaindre, moi jeune et vigoureux, qui le dépasserai en hauteur, si j'étais debout, de plus de six pieds. Voyez donc cette grosse et ridicule boule taillée, dans sa boîte verte et cet efflanqué, avec ses feuilles cirées qu'on croirait taillées à l'emporte-pièce !

Ils devraient bien se regarder tous deux avant de plaindre les autres ?

Cette sortie soulagea un peu le sapineau. Il eut du reste bientôt une consolation ; dans la journée, la marquise et deux autres dames, presque aussi belles qu'elle, vinrent visiter le jeune sapin et ne tarirent pas d'éloges sur sa belle taille, la régularité de ses formes et le soyeux de son feuillage. La marquise donna l'ordre au jardinier, qui se tenait respectueusement auprès d'elle, de faire placer l'arbre, avec le plus grand

soin, dans une caisse d'oranger, garnie de terre fraîche et de mousse, enfin, de lui donner, autant qu'il serait possible, l'aspect qu'il avait dans la forêt et qui l'avait séduit.

Le jardinier répondit que dans une heure, ces ordres seraient exécutés, et la marquise sortit, suivie de ses amies, disant qu'elle reviendrait voir l'arbre quand il serait dans sa caisse.

En entendant ces paroles, le sapineau ne se sentit plus de joie ; outre qu'il était fort mal à son aise, couché ainsi depuis longtemps dans la même position, la pensée de se trouver droit sur son tronc élégant et avec tous les avantages de sa haute taille, suffi pour le guérir de toutes ses souffrances passées.

—Cela, vieux coquin d'oranger ! Imbécile de laurier rose ! grommela-t-il entre ses dents, vous allez vous apercevoir avant longtemps de la triste figure que vous ferez auprès de moi quand je serai droit sur ma tige et dans une caisse comme les vôtres mais le jardinier revint avec deux de ses aides ; une caisse à oranges fut apportée, ouverte et on y dressa le sapineau ; une grande corde le maintint dans cette position, tandis que le jardinier remplissait la caisse d'une terre fine et noire qui soulagea beaucoup la douleur de l'arbrisseau.

Au contact de cette terre fraîche et douce, il reprit complètement courage ; la terre fut tassée avec soin, puis une couche de mousse parfumée la recouvrit et fut abondamment arrosée.

Sous cette bienfaisante rosée, le sapineau reprit une nouvelle vigueur et bientôt, ses branches fièrement redressées et ses feuilles d'un beau vert sombre, réhaussant la beauté de sa taille et l'élégance de ses proportions, il apparut dans toute sa splendeur.

Un murmure flatteur, s'élevant des allées d'orangers, de jasmins et de lauriers et même des corbeilles fleuries vint le chatouiller agréablement, tandis que le jardinier s'écriait :

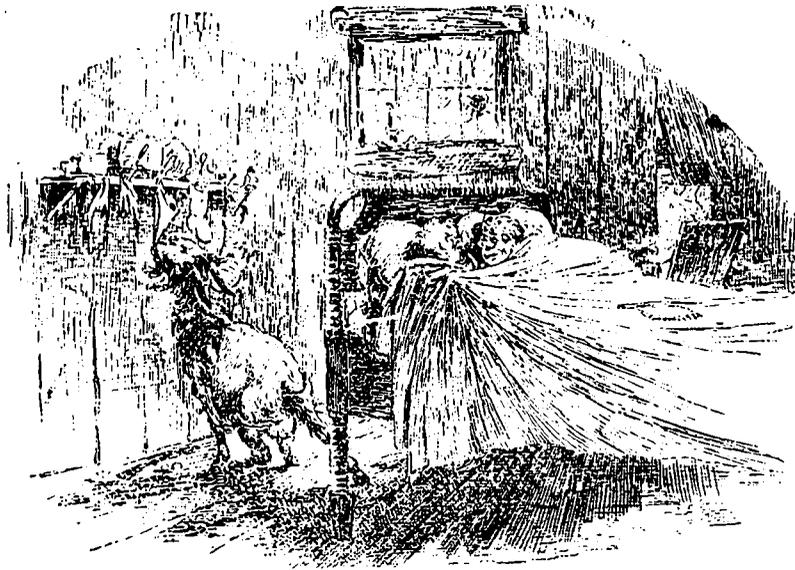
—Décidément, il est bien plus beau que celui que j'avais trouvé et cet imbécile de Baptiste avait raison ; jamais madame la marquise n'aura eu un plus beau sapin.

A elle à présent de l'orner, notre tâche, à nous, est finie.

Et il sortit ainsi que ses deux aides.

Le sapin savoura alors son incontestable triomphe. Jusqu'au terrible jardinier—et il devait s'y connaître—qui lui apportait le tribut de sa louange ! Les arbres eux-mêmes, malgré leur ja-

UNE DÉCEPTION IMMINENTE



— Entends-tu ? Ne remues pas. C'est le bonhomme Noël qui s'en vient dans nos bas.

lousie bien naturelle, n'avaient pu s'empêcher de l'admirer : il oublia tout et sentit dans son fort intérieur un immense sentiment de pitié pour ces pauvres disgraciés de la nature.

Pouvait-il, décidément, leur en vouloir, à eux, qui étaient confiés aux soins mercenaires des jardiniers, tandis que lui allait être l'objet des attentions de la marquise et de ses nobles amies ?

En ce moment il aimait presque l'oranger moqueur et le laurier rose qui l'avait tant vexé en lui témoignant de la pitié !

Mais il n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions : toute la journée il reçut des visites.

Le marquis lui-même, un beau gentilhomme tout habillé de velours et de soie, tout festonné de magnifiques dentelles et tout chamarré de rubans, vint, avec plusieurs de ses amis, un comte, deux vicomtes, un baron et quatre chevaliers de Saint-Louis, plus un gentil abbé, que l'arbrisseau déclara *in petto* être son ami et dont les louanges faillirent le faire éclater dans son écorce.

Puis ce fut le tour des domestiques : d'élégantes soubrettes presque aussi bien vêtues que leurs maîtresses et des valets beaucoup plus dorés que leurs maîtres.

La nuit était venue que les visites duraient encore : ce furent les cuisiniers, marmitons et valets d'écurie qui vinrent, armés de flambeaux, admirer le nouvel hôte de la serre—l'arbre de madame la marquise—comme ils disaient. Tous déclaraient que c'était le plus beau sapineau qu'ils eussent encore vu.

* *

Le lendemain, ce fut bien autre chose. La marquise, ses amies et leurs soubrettes, vinrent s'installer dans l'orangerie : elles apportaient une immense quantité de papiers de toutes couleurs, de dentelles, de ruban et de chaînettes d'argent et d'or. Elles se mirent à fabriquer, avec ces papiers, toutes sortes d'objets originaux et élégants : de petites lanternes, des corbeilles de toutes formes, des étoiles, des soleils, des couronnes, des découpures plus bizarres les unes que les autres.

Munies d'une échelle, la marquise et ses amies attachèrent elles-mêmes, aux branches de l'arbre, qui n'en pouvait croire ses yeux, tous ces objets qu'elles réunirent par des guirlandes de fleurs artificielles, des nœuds de rubans et des coques de dentelles. L'heure du déjeuner arriva, mais ces dames ne voulurent pas quitter la serre et se firent apporter une collation, à laquelle elles touchèrent à peine. Le sapineau avait les larmes aux yeux, devant ces témoignages d'affection. « Madame la marquise est capable, pensait-il, de faire apporter son lit dans la serre, à moins qu'elle ne me fasse transporter dans sa propre chambre ; elle ne peut se passer de moi, c'est certain.

La nuit vint, et la toilette de l'arbrisseau n'était pas encore complète, au gré de la marquise.

Le lendemain, autres travaux : On avait ap-

porté une grande caisse, remplie de petites lanternes chinoises en soie de différentes couleurs et peintes de figures bizarres, avec de beaux floquets, également de soie.

Chacune de ces minuscules lanternes fut garnie d'une petite bougie rose et accrochée aux branches du sapineau.

— C'est probablement pour me pouvoir mieux admirer la nuit, si la fantaisie lui en prenait, se dit l'arbrisseau.

Les jours suivants, le sapin reçut encore la visite de la marquise et de ses amies ; c'était à chaque instant quelque ornement nouveau qu'elles venaient y attacher, une cocarde, une petite oriflamme de soie. Puis ce furent des bougies de différentes couleurs, fixés sur des disques de métal, que le valet de chambre du marquis, vint attacher, suivant les indications de sa maîtresse, aux branches de l'arbrisseau. Puis, nouvelles visites des dames du château ; cette fois, deux domestiques chargés de corbeilles et de coffrets, les déposèrent près de l'arbre et, quand ils furent partis, la marquise ferma soigneusement la porte de la serre et les coffrets, ouverts par elle, découvrirent de véritables merveilles : jouets de tous genres, magnifiques poupées richement vêtues et ressemblant à des duchesses ; beaux domestiques en carton, tout aussi dorés que ceux du château ; Polichinelles ornés de leur double bosse ; Arlequins bigarrés et nègres burlesques ; chinois aux yeux bridés ; soubrettes et gentilles paysannes ; puis, des tambours, des trompettes, des fusils et

des sabres ; des coffrets en bois précieux ou en étoffes chatoyantes ; des écrins de soie et de velours contenant de merveilleux bijoux.

Enfin, tant de richesses éblouissantes que le sapineau se demandait s'il rêvait et si son imagination ne l'avait pas transporté dans quelque un de ces palais d'Orient que les poètes nous dépeignent, pavés de perles fines et couverts de rubis et de diamants.

Tous ces brillants et précieux objets furent suspendus à l'arbrisseau dont les branches en plaient à se rompre et qui ressemblait pas mal à une de ces idoles chinoises dont la magnificence fait l'admiration des fidèles et des visiteurs dans les pagodes qui les abritent.

Puis, quand il fut chargé au point de ne pouvoir plus recevoir un seul objet, les nobles dames contemplaient leur œuvre avec orgueil et s'en furent, en chuchottant mystérieusement : C'est pour demain !

Ce fut encore une nuit sans sommeil pour le sapineau ! Son cœur suffoquait de joie et d'orgueil. Supporter plus longtemps un tel bonheur lui paraissait au-dessus de ses forces. Demain ! Que lui réservait ce jour si impatientement attendu ?

Il apparut néanmoins, ce jour bienheureux ! Toute la journée, la porte de l'orangerie demeura fermée ; un peu avant le dîner, la marquise et ses amies revinrent donner un dernier coup d'œil à leur chef-d'œuvre. Le jardinier et les servantes apparurent peu après : ces derniers apportaient une riche étoffe à fleurs que le jardinier cloua sur la caisse. Des coques et des cocardes furent posés aux angles ; puis la marquise fit encore ajouter quelques rubans. Tout le monde sortit alors et la porte fut minutieusement refermée.

— A ce soir ; avait dit la marquise en sortant.

— A ce soir ! murmura comme un écho le sapineau qui avait la fièvre...

* *

La nuit vint et presque aussitôt, le jardinier, suivi de ses aides et des valets d'écurie, fit son apparition ; deux madriers furent adaptés à la caisse et huit hommes, soulevant avec peine ce

LES BEAUX ARTS DANS L'ASCENDANT



UNE PETITE CONVENTION PHILHARMONIQUE.

TRAIN DE PLAISIR



(Play-station.)

LES GARES DE PÈRE NOËL.

pois énorme, le transportèrent jusqu'au rez-de-chaussée du château.

Le cortège traversa avec mille précautions, de luxueux salons, que d'immenses portes, ouvertes à deux vantaux, faisaient communiquer entr'eux et qu'éclairaient de magnifiques lustres de cristal chargés de bougies.

Toutes ces pièces étaient tendues de tapisseries de haute lisse, garnies de meubles de prix et de magnifiques tableaux.

Le sapineau n'en pouvait rassasier sa vue ; enfin, ils s'arrêtèrent dans une immense salle, plus richement meublée encore que les précédentes et au milieu de laquelle ils déposèrent leur fardeau. Puis vinrent des valets, qui balayèrent soigneusement la pièce, effaçant toutes traces du passage des jardiniers ; ils garnirent d'énormes bûches une vaste cheminée de marbre qui ornait le fond du salon, allumèrent le feu et se retirèrent. Le sapineau, resté seul, dans la demi-obscurité de la vaste pièce qu'éclairait seul le reflet rouge du foyer, reprit un peu ses esprits, surexcités par tant d'événements successifs venant s'abattre sur sa pauvre tête d'arbre.

—Voilà, sans doute, se dit-il, la demeure qui m'est assignée ! Là, je vais couler des jours dorés, adulé par tous ces gens qui ne trouvent aucun ornement assez beau pour moi !

Il est vrai que je me contenterais d'en être un peu moins chargé, mais je suis si brillant ainsi paré !

Si grand-père me voyait ! Comme il changerait vite d'opinion ! Et mes voisins de la forêt ? Les arbres jauniraient, les oiseaux seraient sans voix et le ruisseau en sécherait de jalousie !

Cette pensée lui fit du bien. Il était là depuis quelques minutes à peine, quand la marquise parut, suivie de plusieurs dames ; toutes étaient plus richement parées encore que de coutume et couvertes de pierreries ; mais le sapineau pensa qu'il était encore plus brillant qu'elles.

Ce fut bien autre chose quand deux domes-

tiques, munis d'une échelle, se mirent en devoir d'allumer toutes les lanternes et les bougies dont l'arbre était surchargé. Il ne put d'abord supporter une si vive lumière et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, son image, reflétée mille fois par les immenses glaces taillées qui garnissaient la pièce, le remplit d'admiration ! D'abord, il ne se reconnut pas lui-même et il lui fallut quelques minutes pour retrouver sa propre figure, tellement il était chargé d'ornements et éblouissant de lumière. Mais il s'habitua vite à sa nouvelle toilette et bien que la chaleur de toutes ces bougies l'incommodât fort, il pensa à sa gloire et se trouva si merveilleux que pour rien au monde il n'aurait consenti à ce qu'on éteignît seulement une de ses lanternes.

Les dames du château étaient là et l'admiraient, quand, tout à coup, une lanterne prit feu et communiqua rapidement l'incendie aux branches mêmes. Le sapineau se crut mort et frémit jusque dans ses racines absentes ; mais la noble société qui

l'entourait eut encore plus peur que lui et tout le monde se précipita à son secours avec un ensemble qui le toucha profondément.

Ce commencement d'incendie fut, du reste, aussitôt réprimé qu'allumé. La marquise avait poussé un grand cri en apercevant la flamme et s'était évanouie de terreur, ce dont le sapineau, malgré ses cuisantes brûlures, lui sut un grand infini.

Afin d'éviter tout nouveau sinistre, deux domestiques furent placés en sentinelle avec mission de veiller à la sûreté de l'arbre, et tout le monde sortit.

L'arbrisseau et ses deux gardiens ne furent pas longtemps seuls, et un quart d'heure à peine s'était écoulé, quand les portes furent ouvertes à deux battants.

La longue enfilade de salons, brillamment éclairés, offrait un féerique spectacle et une foule de seigneurs et de dames somptueusement parés et précédés d'une bande de beaux et joyeux enfants, fit irruption dans la salle. Ce fut d'abord un long cri d'admiration. Les enfants surtout, les yeux écarquillés et la bouche béante, formaient un cercle étroit autour de l'arbre, qui était bien, en ce moment, le roi de la fête. Ce premier tribut payé à l'étonnement, chacun se met à détailler les splendeurs du sapineau, puis, peu à peu, les seigneurs et les dames se dispersèrent dans les divers salons ; mais il resta, autour du triomphant arbrisseau, tous les enfants des deux sexes, ainsi que quelques belles jeunes filles, suivies de beaux jeunes seigneurs.

Un orchestre invisible, préluda les accords d'une valse entraînant galvanisèrent les couples et bientôt tous les salons furent transformés en autant de salles de bals où les ors et les pierreries chatoyaient en gerbes de feu.

Les petites filles et les petits garçons, restés auprès de l'arbre, tournoyaient joyeusement autour de lui dans une ronde gracieuse et brillante.

Ce triomphe du sapineau, qui lui remplit le

cœur des esclaves de l'orgueil satisfait, dura plus d'une heure ; mais il lui semblait qu'il s'était à peine écoulé une minute quand, à un signal donné par la marquise, tout le monde revint autour du sapin ; deux valets, juchés sur des escabeaux retiraient, sur les ordres de la marquise, les différents objets qui garnissaient l'arbre et les remettaient aux enfants auxquels ils étaient destinés. Puis ce fut le tour des bijoux et des bibelots de prix affectés aux jeunes demoiselles, puis enfin il ne resta plus rien, et la foule commença à désertar l'arbrisseau qui, à mesure qu'on le dépouillait de sa parure, sentait la tristesse l'envahir et l'appréhension le suffoquer.

Les bougies qui le garnissaient s'éteignaient peu à peu et bientôt il n'y eut plus que la lumière, de plus en plus faible du foyer et quelques lanternes chinoises à flammes de veilleuse, pour éclairer la scène, tout à l'heure si brillante.

Le sapineau, fatigué de tant de plaisirs, se dit tout bas, pour se consoler, qu'après tout il était bien aise de goûter un peu de repos, car le lendemain venait sans doute recommencer cette fête ou une encore plus brillante. Dans cette agréable pensée, il s'assoupit.

* * *

Il fut brusquement réveillé par le bruit que fit une nuée de servantes et de domestiques, armés chacun d'un flambeau et se précipitant dans la salle. Après les maîtres, les valets ; décidément la fête continuait. Un des envahisseurs, montant sans façon sur la caisse, se mit en devoir d'arracher tous les ornements qui garnissaient encore l'arbre. Guirlandes, fleurs, nœuds de rubans, tout fut scrupuleusement enlevé ! Puis une vieille, toute édentée, arracha l'étoile qui garnissait la caisse et un marmiton tout taché de graisse, apercevant au sommet de la tige du sapin, une étoile de carton, que personne n'avait pu atteindre, grimpa après l'arbrisseau, brisant sans précautions ses menues branches et ses jeunes pousses, puis, ayant atteint l'objet de sa convoitise, il l'arracha et en para son sale bonnet. Le pillage terminé, chacun s'en fut, laissant seul le désolé arbrisseau. Hélas ! de tout ce qui le parait quelques heures auparavant, il ne lui restait absolument rien que le souvenir fugitif de son court triomphe !

Le feu s'était complètement éteint, il faisait presque aussi froid que dans la forêt et il n'avait plus, pour lui tenir compagnie, le murmure de la respiration de l'air ni la calme et mélancolique chanson du petit ruisseau. Les blessures, tant anciennes que nouvelles, le faisaient cruellement souffrir et il en venait à douter, lui si confiant quelques minutes avant !

Était-il donc complètement abandonné, et les admirateurs d'antan ne reviendraient-ils pas ?

Les paroles de son aïeul lui revenaient à la mémoire, mais il ne voulait pas s'y arrêter.

Enfin, vaincu par la fatigue il s'endormit d'un court et agité sommeil !

* * *

Le lendemain, à peine l'aube avait-elle blanchi les cimes de ses teintes blafardes que le sapineau, tout grelottant de fièvre, se leva. C'était le jardinier et ses aides qui se mettaient en devoir de le sortir de l'appartement. Plus de doute, hélas ! il allait être réintégré dans l'orangerie, objet de ses dédains !

Mais non ! Les porteurs ne se dirigeaient pas vers la serre ! Ils longèrent l'aile droite du château, puis, arrivés au centre de ce bâtiment peu élevé, qui semblait être les communs, ils déposèrent dans une petite cour malpropre, l'arbre tremblant d'anxiété.

La caisse fut ouverte, la terre renversée et le sapineau jeté sans façon sur le fumier, pleurant de honte et de colère.

Puis ces hommes s'en furent, sans même jeter un regard sur l'infortuné.

—Voilà donc le sort qui m'était réservé, sanglotait le sapineau ! Ces ingrats ont joui de ma beauté et ils m'abandonnent dès le lendemain ! Ils m'ont mutilé, arraché à mon calme séjour et, sans penser les plaies qu'ils m'ont faites, on me jette avec les débris comme une chose immonde,

moi qui ai encore tant de jeunesse et tant de vie ! Hélas, trois fois hélas !

Comme le sapineau en était là de ses tristes pensées, il vit revenir un des aides du jardinier, lequel se mit, à grands coups de serpe, en devoir de couper toutes les branches de l'infortuné arbrisseau ; puis, quand l'arbre fut réduit à son tronc seul, il le traîna sur un chevalet enfoncé en terre proche de là et, s'étant armé d'une scie, le débita en morceaux de trois pieds de long qu'il empila, avec d'autres semblables dans un coin de la cour.

La pantelante victime de ce terrible supplice, suant de douleur, ne pouvait que pousser des plaintes inarticulées, mais il fut surpris à ce moment d'entendre, comme un murmure à peine

perceptible, une faible voix de sapineau qui disait : Qu'as-tu à te plaindre ainsi ? Garde des soupirs pour l'avenir, car tes souffrances ne font que commencer !

Quand tu auras été, comme moi et les autres, après avoir passé partout où tu a passé, soumis plusieurs années, sans écorce pour te couvrir, au froid, à la pluie et au soleil et que chaque jour, quelque sale marmiton viendra prendre une partie de tes membres pour allumer le feu de la cuisine, alors tu pourras pleurer... mais jusque là, crois moi, réserve tes larmes, tu as encore longtemps à souffrir, car tu n'es pas assez desséché, pour l'usage auquel on te destine. Nous périrons avant toi, nous qui t'avons précédé dans cette voie douloureuse !

La voix se tut et le misérable sapineau, pleurant silencieusement toutes les larmes de son corps d'arbre mutilé ; pensa à son vénérable aïeul qu'il ne verrait plus ; à la simple vie de la forêt ; à la voix plaintive du ruisseau ; au chant des oiseaux du printemps et au doux accompagnement du vent.

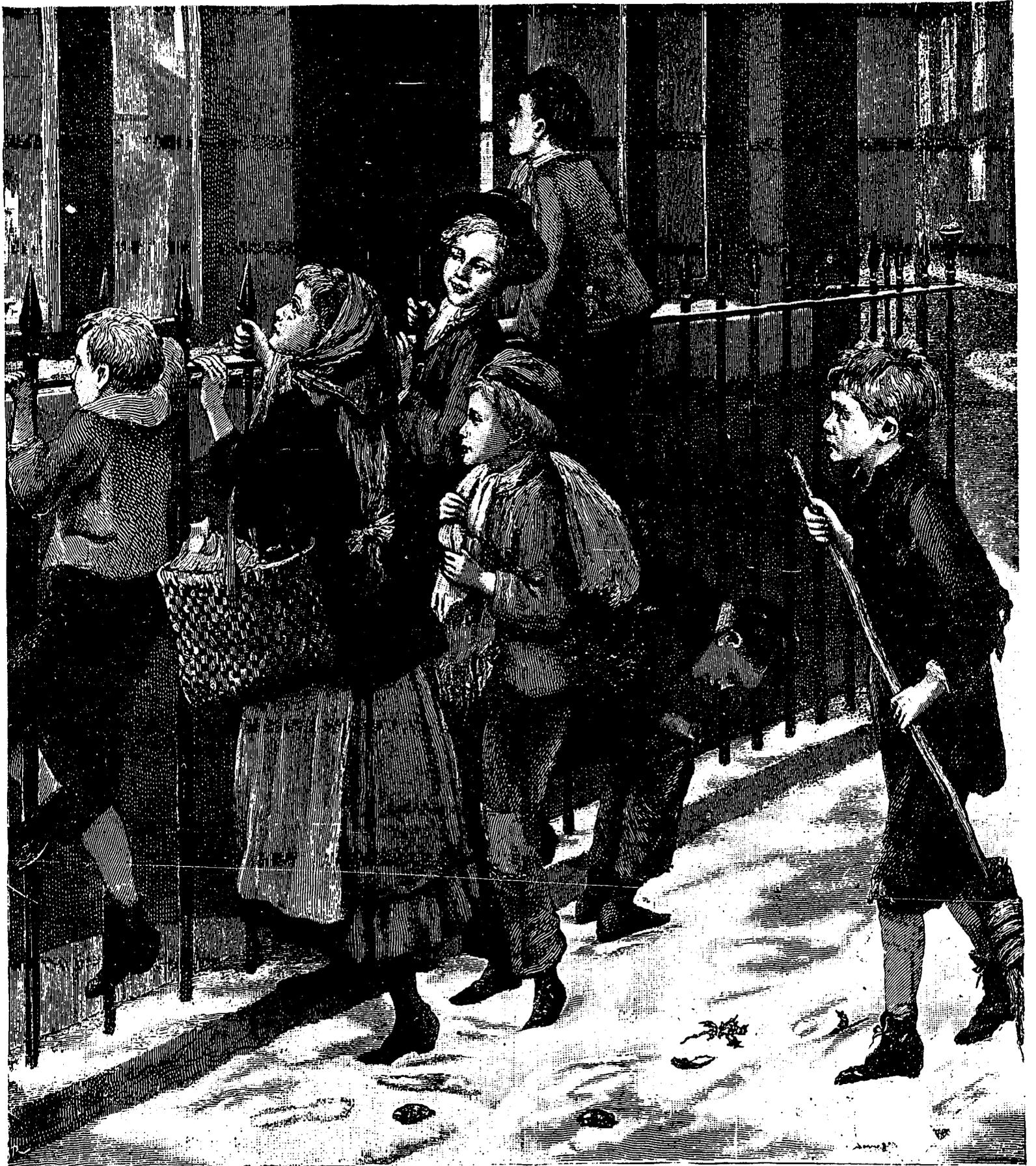
L. PERRON.

TOUT CE QU'IL FAUT

Le père.—Tu veux te marier, c'est très bien, mais quoiqu'elle sache le piano, l'anglais, et qu'elle soit jolie, sait-elle quelque chose de la cuisine ?

Le fils.—Beaucoup, papa ; elle connaît à fond la spécialité de chaque restaurant.

COTÉ DES MALHEUREUX



LES PLAISIRS DE NOËL..... VUS DE LOIN.

Les Intrigues d'Une Orpheline

II

(Suite.)

Le baron, quoiqu'il restât plus que jamais enfermé dans son cabinet, remarqua l'égalité de son caractère, et quoiqu'il ne fit aucune allusion aux incidents du passé, lui fit comprendre qu'il approuvait l'empressement qu'elle avait mis à suivre ses conseils.

Il plaça Béatrice dans ses mains plus complètement que jamais, et quoique l'enfant eût une gouvernante et des maîtres, chargés de faire son éducation, Hélène en eut seule la direction.

Elle était rarement une heure loin d'elle ; elle semblait craindre qu'il lui arrivât du mal, et tenait à veiller sur chacun de ses pas.

Béatrice, qui avait éprouvé pour elle des sentiments, qui étaient voisins de l'éloignement, en vint à l'aimer.

Sous prétexte que trop de travail pourrait nuire à sa santé, Hélène lui faisait fréquemment faire de longues promenades. Elle gravissait avec elle des rochers escarpés, la conduisait au bord des précipices dans lesquels un éblouissement aurait pu la précipiter, répétant que c'était ainsi qu'elle deviendrait brave et courageuse. Elle lui enseignait encore à aller cueillir des fleurs dans des endroits élevés, et à faire cela hardiment, pour qu'il y eût moins de danger.

Parfois elle la menait dans les bois, au bord des étangs et lui montrait comment on pouvait arracher les fleurs de la surface de l'eau, sans risque de tomber dedans ou de se noyer.

Béatrice était très-vive, et elle bondissait comme une gazelle sur la pointe des rochers, à la recherche des fleurs que sa chère Hélène n'osait aller cueillir. D'autres fois, elle ramassait sur les mares des lis, en ne s'appuyant qu'à une branche qui pouvait lui manquer dans la main.

Hélène prenait la fleur qu'elle lui apportait ainsi, l'embrassait et lui disait combien elle était fâchée de ne pas être aussi brave qu'elle.

Une fois Béatrice glissa du bord d'un rocher, et, sans sa robe qui s'accrocha à une tige et lui permit de reprendre pied, elle aurait roulé jusqu'au fond d'un précipice où certainement elle aurait été mise en pièces. Une ou deux fois encore elle tomba dans l'étang où elle se rendait habituellement, mais elle réussit à se retirer de l'eau et elle rit gaiement de son aventure.

Il n'était pas rare qu'Hélène prétextât une indisposition et restât dans sa chambre, et tandis que Béatrice était affectueusement à ses pieds, elle exprimait, sans avoir l'air d'y songer autrement, le regret de n'avoir pas à respirer telle fleur sauvage, dont la vue seule, disait-elle, lui rendrait la santé.

Alors, sous une excuse quelconque, Béatrice s'échappait de l'appartement, et, après une heure d'absence, rentrait avec un bouquet de fleurs ou un lis que, avec un baiser, elle donnait à sa chère cousine Hélène.

Bien souvent elle alla ainsi seule ; mais elle revenait toujours.

Ainsi le temps passa et l'on arriva à l'époque de Noël et du jour de l'an. Raoul vint pour quelques jours au château.

Lui et Béatrice devinrent naturellement des compagnons inséparables, et la société d'Hélène fut un peu négligée pour celle de Raoul.

Béatrice mena son ami aux rochers escarpés et aux étangs, et lui indiqua les endroits où elle avait cueilli des fleurs pour sa chère cousine Hélène. Raoul, qui était habitué aux exercices physiques, comprit mieux qu'elle le danger que présentaient de tels exploits ; il s'opposa à ce qu'ils recommencent et menaça, s'il le fallait, d'en informer le baron. C'est même ce qui eut lieu.

Béatrice fit la moue, traita Raoul de rapporteur, mais elle obéit aux ordres de son père et Hélène fut sérieusement invitée à veiller sur elle.

Un soir qu'elle était dans sa chambre, Hélène prêta l'oreille pour voir si elle entendrait le toc-toc de l'araignée ; mais elle ne perçut aucun bruit.

—Elle est encore jeune, se dit-elle, et il y a du temps. Épouserai-je, comme le baron me le disait un jour, une personne estimable et convenable ? Non, la mort, — le néant plutôt.

Quelquefois elle regrettait que M. de Romilly lui eût révélé que deux vies seulement, après la sienne, subsistaient entre elle et le rang et la richesse. Alors, elle tombait dans une sorte de paroxysme de rage et trouvait contre lui des imprécations.

—Après tout, je descends d'une famille plus noble que la sienne, murmurait-elle en grinçant des dents ; mais, comme je suis pauvre, il voudrait me marier à une "personne convenable." Quelle amère et cruelle insulte ! Et je ne me vengerai pas ! Si, bien sûr. Je serai duchesse, — oui, duchesse, — quand je devrais, pour cela, mettre en péril mon bonheur éternel.

Alors elle enfouissait ses mains dans ses cheveux, courbait la tête sur ses genoux et balançait lentement son corps sous l'influence d'une émotion terrible.

Un jour, Ernest Rivolat se présenta au château, mais on lui en refusa l'entrée.

Hélène l'apprit. Une pensée étrange lui traversa alors l'esprit ; mais elle se dit seulement :

—Il est sans principes.

Il lui prit soudainement fantaisie d'aller faire un tour dans le bois, seule et quoique le froid fut très-vif. Une après-midi, elle rencontra Ernest Rivolat.

Elle feignit d'être surprise de le voir, mais elle ne manifesta rien d'extraordinaire.

—Je ne saurais dire combien je suis enchanté de vous rencontrer, dit le jeune homme de sa voix la plus harmonieuse.

Elle le regarda en face. Il était, avouons-le, d'une grande beauté, et s'il avait des habitudes de dissipation, il est certain que sa figure, en ce moment, n'en portait pas trace.

Elle lui tendit la main, mais elle la retira aussitôt.

—J'oubliais ! s'écria-t-elle. Je ne dois pas vous donner la main, Rivolat, ni vous parler, ni même penser à vous.

—Quelle absurdité dites-vous là ? s'écria le jeune homme avec une colère parfaitement simulée. Pourquoi m'a-t-on défendu l'entrée de cette maison ? qu'ai-je fait pour cela ?

Elle fixa ses yeux sur les siens, puis détourna la tête et répondit :

—Je n'en sais rien ; seulement, mon oncle prétend que vous êtes un très-mauvais sujet et que je ne dois ni vous parler ni jamais penser à vous. Ainsi donc, vous ferez bien de vous en aller sans même prendre la peine de me dire adieu.

—Votre oncle, Hélène, est un idiot, et vous...

Il s'arrêta.

—Quoi, demanda-t-elle en le regardant d'un air curieux.

—Vous jouez un jeu. Vous n'êtes pas naturelle, — Vous n'êtes plus la même. — Ce n'est pas là ce que j'avais espéré, s'écria-t-il avec impatience.

—Sans doute ; mais il y a quelques mois, je croyais que vous étiez un excellent jeune homme, avec de bons sentiments ; aujourd'hui, on m'assure que vous êtes un monstre.

—Allons, soyez sérieuse, s'écria-t-il d'un ton sévère. Je ne suis pas venu ici pour être ainsi traité, même par vous.

—Monsieur !

—Pardonnez-moi ma franchise, mais je ne puis supporter ces grands airs bêtes qui ne sont pas naturels. Vous savez ce que je vous ai dit, lors de mon dernier séjour au château, et vous m'avez dit, vous...

—Je vous ai dit que je dépendais de la bonté de mon oncle, s'écria-t-elle vivement, et que je n'apporterais en dot à mon mari que des ennuis.

—Je devine ce que le baron vous a dit. Il vous a raconté peut-être que j'ai dépensé de l'argent, que j'ai joué. Eh bien, en supposant que cela soit, il ne s'ensuit pas que cela doive continuer ; et ce que j'ai fait, après tout, n'est qu'une folie de jeune homme.

—Il y a bien d'autres reproches qu'on pourrait vous adresser, répliqua Hélène.

Il frappa du pied avec colère.

—Vous me rendez fou, s'écria-t-il. Le baron de Romilly est un menteur et un lâche, et vous, vous jouez un rôle dont je ne m'explique pas la signification ni la portée. Mais, je vous en avertis, prenez garde à vous, ce n'est pas impunément que vous vous jouerez de moi.

—Allons, monsieur, vous êtes simplement insolent et grossier, répliqua-t-elle avec hauteur. Je regrette de m'être arrêtée, même un instant, à vous parler.

Elle allait s'éloigner, mais il la retint et lui dit d'une voix vibrante :

—Mais non, cent fois non, cela ne peut pas finir comme cela. Vous connaissez notre situation réciproque ; vous n'ignorez pas les sentiments de ma mère à votre égard ; vous savez que moi je vous suis dévoué et attaché au point que je vous suivrais au bout du monde, dussé-je, pour cela, abandonner le chemin de l'honneur et de la vertu.

Hélène le regarda d'une façon étrange, mais, presque aussitôt, elle baissa la tête et la secoua lentement.

—Je le jure, s'écria Rivolat avec impétuosité. Mettez-moi à l'épreuve, si vous voulez. Dans quelques mois, vous n'aurez plus besoin de la permission de personne pour vous marier : — j'ai encore quelques revenus, pas grand-chose, il est vrai, — mais j'en ai, et j'ai aussi des espérances ; et... et... vous... vous aurez quelque chose, dans tous les cas ?

—Quelque chose ? répéta-t-elle.

—Oui, dit-il avec un léger embarras ; de votre oncle, une somme...

—Sur laquelle vous avez déjà emprunté une bagatelle, si j'en crois à ce qu'on m'a assuré, dit-elle d'un air moqueur qui le fit bondir.

Une exclamation de rage, suivie d'une dénégation, s'échappa de ses lèvres ; mais, d'un signe de la main, elle arrêta une furie prête à éclater.

—Écoutez-moi, Ernest Rivolat, dit-elle d'un ton ferme qui lui causa de l'étonnement et même un certain effroi. Je vais vous exposer quelle est exactement ma position. Quand vous la connaîtrez, vous verrez ce que vous aurez à faire. La route que vous croirez devoir prendre alors, vous mènera loin de la mienne, je le sais ; mais, quoi qu'il arrive, j'ai pensé que le mieux était de ne rien vous dissimuler, persuadée que je suis que vous saurez subir ce que vous ne pou-

vez empêcher. Je me suis même dit que peut-être, la générosité qui vous est naturelle, vous porterait-elle à me donner un conseil qui puisse matériellement influencer sur mon avenir.

Il la regarda avec étonnement, sans pouvoir deviner, d'après l'expression de son visage, qu'elles étaient ses pensées. Mais il eut le pressentiment qu'il allait apprendre quelque chose de fatal à ses espérances. Il croisa les bras, s'appuya contre un sapin, et fronçant les sourcils, il dit :

—Continuez, je vous écoute.

—Depuis votre départ du château, commençai-elle, j'ai eu avec mon oncle une froide et sèche conversation d'affaires. Il s'est agi exclusivement de choses de famille, et il m'a dit, quelles que fussent d'ailleurs mes espérances, ce que sera ma position à sa mort.

—Froide et sèche, répéta-t-il. Je l'aurais trouvée, moi, diablement intéressante.

—Il me dit, poursuivit-elle sans s'arrêter à son observation, que tout ce que j'aurais, consisterait en un revenu de vingt mille francs par an.

Il eut un soupir de soulagement.

—Placé en rentes, en valeurs ? demanda-t-il.

—Placé en valeurs.

—Et dont vous aurez la propriété exclusive ?

—Dont j'aurai la propriété inaliénable, répliqua-t-elle.

—Cela, naturellement, fit-il. Eh bien, mais, par Jupiter ! ce n'est pas si mal, après tout. Vingt mille livres de rentes, c'est une assez jolie fortune par le temps qui court. C'est justement le quelque chose dont nous parlions tout à l'heure.

—Sans doute, répliqua-t-elle avec un léger mouvement de lèvres. Mais le baron de Romilly, en me faisant cette donation, y a mis une condition.

—Une condition ! répéta-t-il. Laquelle ?

—Que je ne vous épouserai pas, répondit-elle en le regardant de côté. Si je manque à cette condition, le revenu retourne à Raoul et je resterai sans le sou.

Elle entendit Ernest Rivolat grincer des dents, et pis que cela, proférer une horrible imprécation.

Il dit, au bout d'un instant :

—Et vous oblige-t-il à épouser celui-ci pour qui il s'est pris d'un si beau caprice ? Peut-être, quand il sera grand, ce Raoul...

—Non, répliqua-t-elle vivement et d'un ton qui montrait combien son orgueil avait été blessé. Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'aspirer à la main de Raoul ; il est trop au-dessus de ma position. M. le baron pense que je pourrais épouser quelqu'un d'estimable et de convenable. Moi ! moi ! monsieur Rivolat, dont les ancêtres remontent aux croisades.

—Et ce n'est pas d'hier. C'est pourtant vrai, ma cousine : nous descendons de la même souche, et il serait bien temps que les branches se réunissent après une longue séparation, répliqua-t-il. Mais, pour parler sérieusement, votre intention n'est pas de vous soumettre, sans mot dire, à cet arrangement ?

Sa figure pâle devint livide, un trait de feu jaillit de ses yeux, et ce fut avec une expression qui aurait paru diabolique, sans la beauté de son visage, qu'elle dit, d'une voix lente et résolue :

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

PALAIS DE BIJOUX

Les fêtes de Noël et du jour de l'An approchent, et chacun songe déjà aux cadeaux qu'il aura à faire ; il se demande avec inquiétude où il pourra se les procurer au plus bas prix. Dépenser son argent pour en tirer le plus de profit possible et faire en même temps un plus grand nombre d'heureux, voilà la question essentielle.

Un bijou quelconque, un bracelet, un collier, des pendants, une montre, une pendule, etc., ce sont au tant d'objets qu'on aime à recevoir et qui nous rappellent sans cesse le souvenir du donateur. Mais toujours se présente cette misérable question d'argent, car les bijoux sont chers. Heureusement cette année, nous avons, au milieu de nous, une maison qui se distingue, entre toutes, par son immense et magnifique fonds de bijoux, qui sont offerts à des prix relativement fort doux. La maison T. A. GROTHE, 95½ rue St-Laurent, se fait remarquer par son élégance et son goût ; ses décorations à l'intérieur sont tout à fait artistiques ; c'est en un mot, un véritable petit palais, où les bijoux les plus divers sont étalés d'une manière féerique. Vous y trouverez un assortiment complet de bagues, broches, camées, émaux, pierres, médaillons, montres d'or, montres d'argent, à remontoir, depuis 85, bracelets en pierres précieuses, chaînes, colliers, épingles, boutons de manchettes et de cols, services à thé et à dessert, pots à l'eau, coupes de toutes sortes, nécessaires de toilette, articles nouveaux divers, pendules françaises et américaines, boîtes en peche, éventails, etc. Toutes ces marchandises sont vendues à des prix extraordinairement bas, et chaque objet est garanti pour sa valeur, ce qui est un avantage immense. Allez donc, en pleine confiance, acheter vos étrennes chez M. Grothe, 95½ rue St-Laurent ; ses marchandises sont de premier choix ; ses prix très modérés et ses employés d'une politesse exquise. Entrez donc sans crainte, et voyez, mais hâtez-vous. M. Grothe se fera un plaisir de vous montrer toutes ces belles marchandises.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de drogues pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant lundi, 28 Décembre, Matinée Mercredi et Samedi,

GRAND OPÉRA COMIQUE

TAR AND TARTAR

Excellente compagnie, Décors nouveaux, costumes de grand prix, etc., etc.

Orchestre au grand complet. Chœur de 60 voix.

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1.00 ; cercle d'orchestre, 75c et 50c ; balcon, 50c ; galerie, 25c ; loges, \$6.00 et \$8.00.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c ; cercle d'orchestre, 35c ; balcon, 25c ; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 28 DECEMBRE. Après-midi et soirée.

La farceuse Compagnie Barlesque

D'HENRY

50 ARTISTES - 50

Tout un rêve de beautés artistiques, décors de la plus riche description, costumes splendides, etc

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

GUS HILL NOVELTY COMPANY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SURCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

21,098 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

Grand Café de Paris

50 Rue SAINT-JACQUES
MONTREAL.

De COURTEN

PROPRIÉTAIRE.

Spécialité de vins, liqueurs et cigares importés.

SEUL ÉTABLISSEMENT A MONTREAL A L'INSTAR DES CAFÉS FRANÇAIS.

COMPAGNIE D'ASSURANCE

"EASTERN"

DU CANADA,

Contre le feu seulement

CAPITAL \$1,000,000

C. R. G. JOHNSON, Agent-Général,
42 RUE SAINT-JEAN, MONTREAL

J. DAVID PELLETIER,
Agent pour la Ville, Département français.

JOHN DOULL, Président.

CHS O. CORY, Directeur-Gérant.

D. C. EDWARDS, Secrétaire.

Liqueur de Goudron de Norwège

Est recommandée par les autorités dans la médecine contre

Les Bronchites, les Catarrhes et Rhumes Chroniques

25 Cts et 50 Cts LA BOUTEILLE

FAITES-EN L'ESSAI.

LAVIOLETTE & NELSON

PHARMACIENS

Coin des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel

MONTREAL

DANSEREAU & DESNOYERS

Agents d'Immeubles

1598 RUE NOTRE-DAME

BLOCK FERRIER, CHAMBRE 1

MONTREAL

S'occupent de Collections, d'Assurances, de Faillites, et d'Immeubles

B. P. Boite 473.

Téléphone 9209.



GEORGE GOULET, Champagne

Agents pour le Canada

Mongenais, Boivin

ET CIE.

MUSIQUE POUR LES FETES

Nous venons de recevoir directement de Paris, plusieurs morceaux nouveaux pour chant et pianos, que nous offrons au plus bas prix.

PRIX DE CHAQUE MORCEAU DE 10 A 50 CENTS

MORCEAUX D'OPÉRA, VALSES, POLKAS, GRANDES MARCHES, GALOPS, SÉRÉNADES, CHANSONNETTES, ETC.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

516 Rue Craig, pres la Rue St-Laurent, Montreal.

BELL TELEPHONE 2875

J. P. COUPLÉE & CIE

Marchands Tailleurs

1516 Rue NOTRE-DAME

Enseigne des grands ciseaux et triangle.
Seconde porte de la rue Claude.

MONTREAL.

Habilllements faits à ordre dans 10 hrs

Un tailleur de premier ordre est attaché à l'établissement.

PARFUMERIE GELLE FRERES

La plus à la mode et la plus répandue parmi l'élite de la société canadienne.

Extraits pour Mouchoirs.

Eaux de Cologne et de Lavande.

Dentifrices et Lotions.

Savons.

Cosmétiques.

PATE DENTIFRICE GLYCÉRINE

S'en servir une fois c'est l'adopter

GELLÉ FRÈRES

6
Avenue de l'Opéra

PARIS

Exposition Universelle
PARIS 1889

HORS CONCOURS



Poudres de Riz.

Pommades.

Sachets.

Lait pour le teint.

Ces produits, appréciés par le monde élégant de toutes les grandes capitales du monde entier, se trouvent à Montreal dans toutes les bonnes maisons.

E. LEFORT et Cie, Agents pour le Canada.

CAFETIERES

Française, Russe, Viennoise

Moules et Couteaux Français

CHEZ

L. J. A. SURVEYER,

MARCHAND FERRONNIER

6 Rue St-Laurent,

MONREAL.

E. LEMIEUX, Marchand-Tailleur

NO. 3 RUE ST-LAURENT

Toujours en mains un assortiment complet de

TWEEDS les plus NOUVEAUX

ET DANS LES DERNIERS GOUTS

LE MEILLEUR MARCHÉ A MONTREAL

J. R. BOURDEAU

IMPORTATEUR ET FABRICANT DE

CHAPEAUX et FOURRURES de tout GENRE

DERNIERES NOUVEAUTES EN

Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97 Rue St-Laurent

MONTREAL.

Le Seul Antidote de l'Alcool

Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et pour donner un bon appétit pour les aliments solides. L'estomac le digère facilement, et, par suite, les malaises et les insomnies disparaissent.

COMMENT L'ON PEUT SE GUÉRIR DE L'INTEMPÉRANCE.

Dans les cas d'intempérance une guérison certaine est garantie aux conditions suivantes :

1o. Que l'on prenne le Remède du Père Mathieu d'après la direction : Une cuillerée à thé toutes les deux heures sans y manquer si ce n'est durant le sommeil.

2o. Que l'on continue ainsi pendant trois semaines.

Seul propriétaire pour le Canada et les États-Unis

S. LACHANCE

PHARMACIEN

1538 et 1540 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL.

LABORATOIRE :

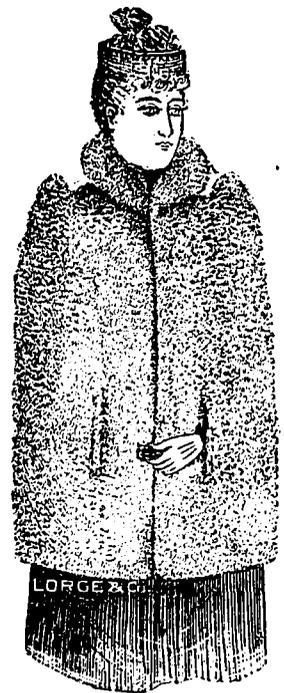
ROUSE'S POINT, NEW-YORK.

PRIX : UNE BOUTEILLE, \$1.00. SIX BOUTEILLES POUR \$5.00.

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE

CHAPELIERS ET



MANCHONNIERS

21 Rue St-Laurent

MONTREAL.

POUDRE AU QUINQUINA

Dentifrice de Mount

POUDRE DENTIFRICE

AU QUINQUINA

Unique préparation pour nettoyer les dents, en arrêter la carie et donner aux gencives et aux lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

MEUBLES ! MEUBLES !

Si vous avez besoin de jolis meubles de ménage, tels que
Sets de Salon, Sets de Chambre à Coucher, Ameublements de Passage, de Boudoir, ou de Salle à Dîner, de Cénépés, Sofas, Chaises de Fantaisie, Bercanses, Blajères, etc.

NE MANQUEZ PAS DE FAIRE VISITE AU MACASIN DE

R. E. PAINCHAUD,

514 RUE CRAIG, MONTREAL.

Vous y trouverez un choix de meubles de premier ordre à des prix excessivement réduits et qui défont la compétition.

Toujours en avant des autres !

La Presse

A MAINTENANT UNE CIRCULATION DE

21,000

Et augmente tous les jours, dépassant ainsi le tirage de tous les autres journaux français réunis de Montréal.

Aux annonceurs d'en prendre note avant de donner leurs annonces ailleurs.

LA PRESSE,

71 Rue SAINT-JACQUES, Montréal.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

“LA NOUVEAUTÉ”

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

“LE SAMEDI” est imprimé avec l'encre

DE

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street. New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,
218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons
A BON MARCHÉ
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

“L'ANGE DU FOYER”

— ET —

“Le Remords d'un Ange”

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT

LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis,

5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00.

M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SÉLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire

à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartini-

enne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, di-

recteur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—

Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—

Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.

New York: P. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs.,

Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie,

79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1883.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centims la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans “LA PRESSE,”

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Pharmacie Française — **TH. CHIVE***SPECIALITÉS***BANDAGES FRANÇAIS**

Seul dépôt à Montréal de ces appareils reconnus les plus commodes et les plus durables.

EXTRAIT d'HUILE de FOIE de MORUE**AUX PHOSPHATES DE FER ET DE QUININE**Donne de l'appétit ! Fortifie le sang et les nerfs ! **Prix 50 cts.**N. B. — Quelques cuillerées seulement du **BÉCHIQUE PULMONAIRE CHIVÉ** guérissent les Toux, les Bronchites les plus invétérées. **Prix 25 cts.****1383 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.****CADEAUX****Pour NOEL et le JOUR de l'AN**

VOUS TROUVEREZ CHEZ

BRAZEAU & CIE**513 Rue CRAIG,
MONTREAL.**

Un grand assortiment d'articles de Tabacconiste tels que Pots à Tabac, Pipes en Ecume, Blagues, Porte-cigares, Pipes en Bois, Cigares et Cigarettes, importés à des prix surprenants, car nous avons réduit toutes nos marchandises.

Une visite vous convaincra de nos avancés.

Z. PILON & CIE,**Marchands de Chaussures**

1389 Rue Notre-Dame 1391

Coin de la rue Lacroix,

MONTREAL.

Tout ordre exécuté avec goût, promptitude, et à bas prix.

E. D. COLLERET**Marchand de Ferronneries**

Peinture, Huiles, Vitres, etc., etc.

TUYAUX de GRÈS ÉCOSSAIS*Agent Général de la célèbre Compagnie Lytle pour la vente de Coffre-forts dont les murs sont remplis d'Asbeste et non de Plâtre.***522, RUE CRAIG****MONTREAL***En Face de la Rue Saint-Charles Borromée.*

TELEPHONE 1674.

HALPIN & VINCENT

ENTREPRENEURS

DE POMPES FUNEBRES

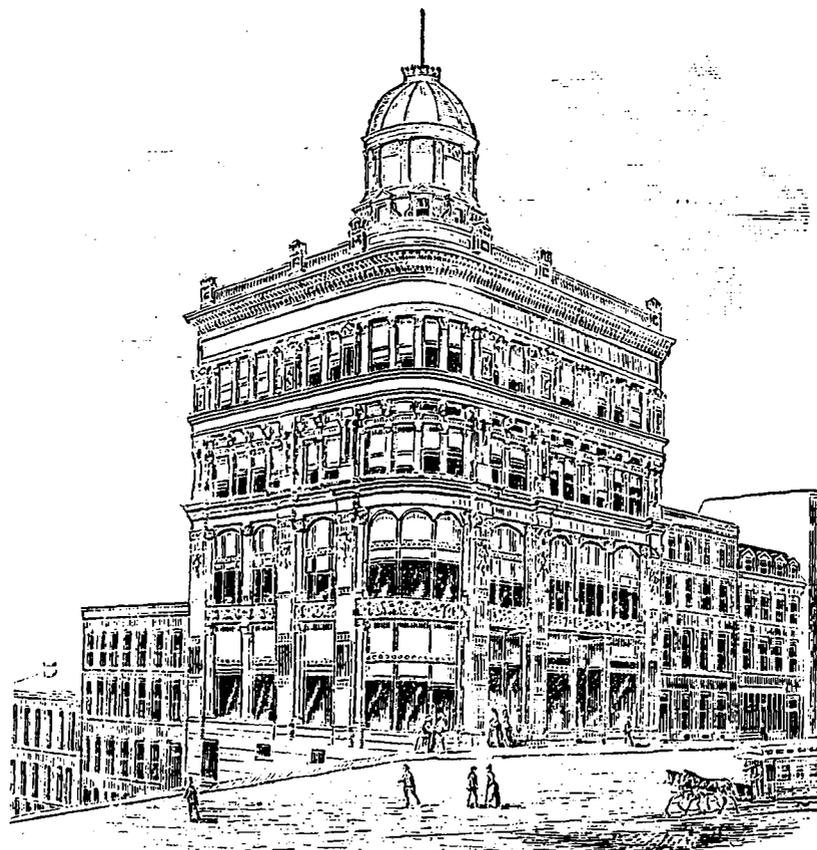
Corbillards, Cercueils et Accessoires de première classe. Voitures pour Enterrements, Mariages et Baptêmes.

1375 RUE NOTRE-DAME EST*Près du Carré Dulhuusie, Montréal.***P. WRIGHT****GRAND ENTREPOT DE MARCHANDISES SECHES ET DE TAPIS DE LA PARTIE EST**

Toujours en mains un assortiment des plus considérables et des mieux choisis de Marchandises Sèches, telles que

Etoffes à Robes,
Sealettes,
Manteaux,
Couvertures en laine,
Habits,
Tapis,
Rideaux,
Etc., etc., etc.

Marchandises Superbes. Variétés infinies, prix les plus bas et au meilleur marché, dans toutes les branches de notre commerce de Marchandises Sèches.



Bon marché extraordinaire en fait de Tweeds, Etoffes à Manteaux, Garnitures, etc.

Bon marché extraordinaire en Linge de Table, Serviettes, etc.

Bon marché extraordinaire en Rideaux en Dentelle, Mousselines, etc.

Avantages spéciaux en fait de Tapis Tapestry, Nappes pour Tables à Dîner, Prédalles, etc.

DEPARTEMENT DES TAILLEURS.

Nous offrons des Serges Irlandaises, nuance noire et bleue, les plus belles sur le marché cette année. La renommée de nos Pardessus en Drap de Frieze Irlandais (Irish Frieze) s'étend toujours.

1323 a 1329 RUE NOTRE-DAME EST**ENSEIGNE DU MOUTON D'OR****MONTREAL**